

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$8.00 - - - - - Six mois, \$4.50
Quatre mois, \$3.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 715.—SAMEDI, 15 JANVIER 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme

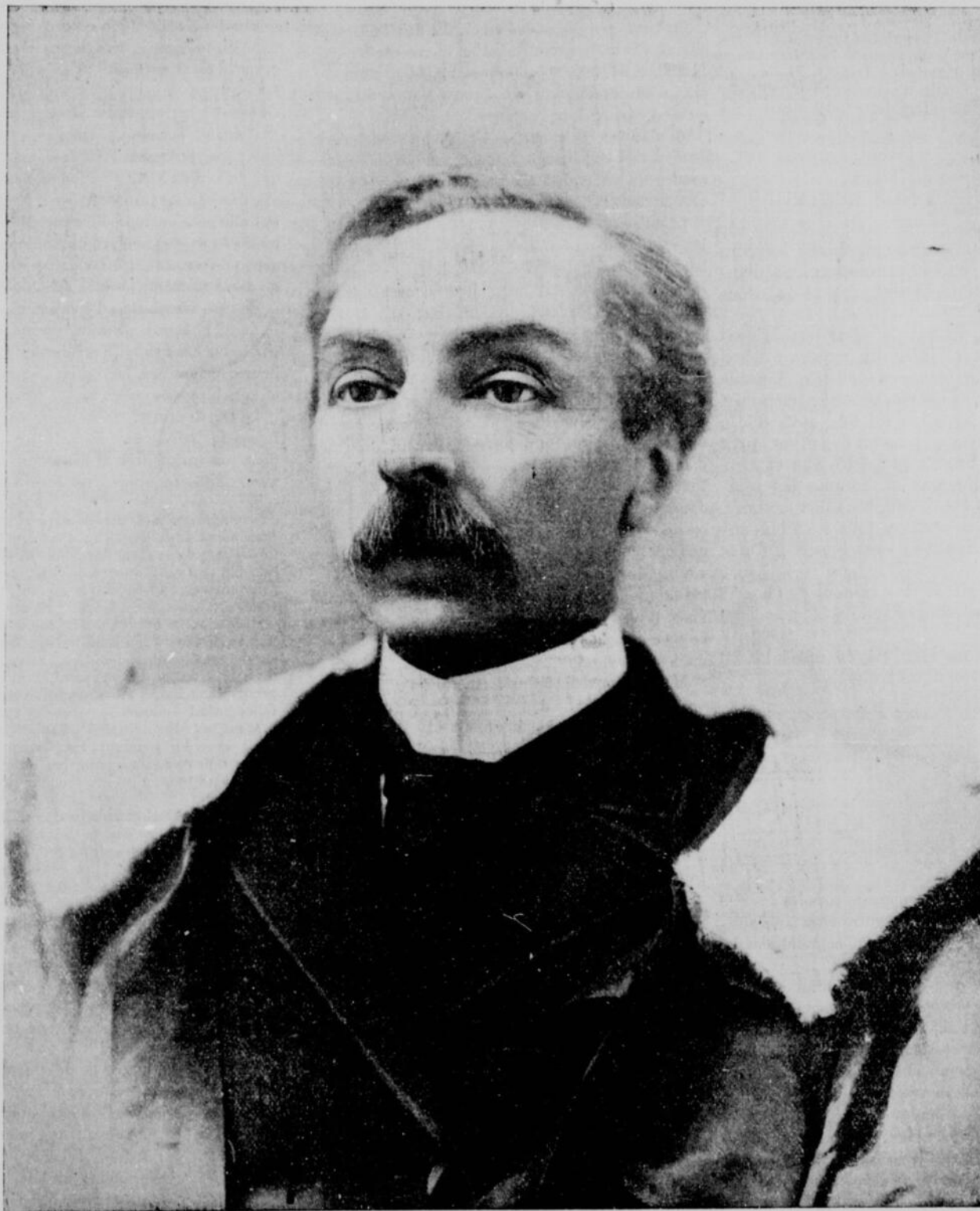


Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis, Montréal.

L'HON. JUGE JETTÉ, nouveau Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 JANVIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Zénaïde Fleuriot (avec portrait), par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Soirée Castillane, par A. de Bussières.—Conte acadien : La cloche qui pleure, par F. Picard.—Rêverie, par Myosotis.—Les cinq plaies de saint François, par A. G.—Poésie : Son cœur, par J.-T.-O. Saucier.—M. Wilfrid Larose (avec portrait), par L. Fréchette.—Dans nos forêts : L'original, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Au revoir, par Paul Herda de Croix.—L'honorable juge Jetté, par F. Picard.—Deux menus.—La dernière nuit de l'an, par Mac-Richard.—Courrier de la mode.—Descriptions des gravures de mode.—L'art culinaire.—Conseils pratiques.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES.—Portrait de l'honorable juge Jetté, notre nouveau lieutenant-gouverneur.—Les cinq plaies de saint François d'Assises.—Dans les forêts canadiennes : Une famille d'originaux (double page).—Gravure de mode.—Devinette.—Illustration du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

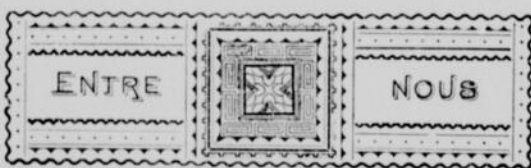
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le nombre des médecins augmente tous les ans et il semble que les Facultés luttent entre elles pour obtenir le "record" de production du plus grand nombre de docteurs.

Aucun pays ne possède autant de fabriques de médecins que le nôtre, aucune ville du monde n'a trois facultés de médecine, comme Montréal, alors que Paris, n'en a qu'une, non seulement pour la capitale de la France, mais aussi pour huit ou dix départements circonvoisins, le tout représentant une population d'environ six millions d'âmes.

Québec a aussi une faculté et, si l'on fait l'addition des manufactures de médecins qui existent dans les autres provinces, on arrive facilement à la douzaine pour tout le Canada.

C'est beaucoup. N'est-ce pas trop ?

La plupart de ces médecins entrent dans la profession par la grande porte, mais, ce qu'il y a d'assez étrange, c'est de voir quelques uns de ces docteurs vouloir, malgré les facilités d'entrée, s'y introduire par une issue dérobée et demander ensuite à la Législature de légitimer l'illégalité de leurs débuts.

Cette année, il y en a environ deux douzaines qui,

n'ayant pas passé l'examen à l'étude, demandent qu'une loi les dispense de cette formalité.

Les députés se trouvent dans une singulière position :

Refuser d'accéder à la demande des requérants, paraît cruel au premier abord, attendu, dit-on, que ces jeunes gens sont exposés à perdre ainsi tout le fruit de leurs études médicales ; mais, d'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue que si l'on fait droit à ces requêtes, autant vaut rayer la loi qui exige un examen à l'étude.

Il faut en finir d'une manière ou de l'autre.

* * Et pendant qu'au Canada l'engouement pour la profession médicale menace de devenir un danger, non seulement pour les clients, mais pour les docteurs eux-mêmes, on constate en France que le nombre des médecins diminue tous les ans.

En 1842 on avait relevé un chiffre de 18,000 médecins en France ; actuellement on n'en compte plus que 11,000. " Sur 36,000 communes, 29,000 n'ont ni médecin, ni officier de santé, dit Brouardel, et cela parce qu'ils n'y pourraient pas vivre. "

Ce n'est pas seulement en France que les médecins souffrent de la pénurie d'argent, car on commence à souffrir du même mal aux Etats-Unis, dans le nouveau monde comme dans l'ancien continent.

Le docteur Chs. Phelps, de New-York, qui a étudié la question, donne comme causes de cet état de choses : la multiplication des spécialistes, des dispensaires, des sanatoria, l'augmentation du nombre des médecins etc. etc. Mais il en est une autre qui a bien sa valeur, c'est la diminution et la disparition progressive d'un grand nombre de maladies aiguës, et chacun sait que ces maladies représentent le plus clair des bénéfices du médecin praticien.

Que de fois entendons-nous des bonnes femmes nous dire très sérieusement que, de leur temps, on n'entendait pas parler de grippe, de diphtérie, de neurasthénie etc. Ces vieilles se trompent ; autrefois on donnait d'autres noms aux maladies et, le plus souvent on ne leur en donnait pas du tout, se contentant de dire que quand quelqu'un mourait, c'est que le bon Dieu le voulait ainsi.

|| Cette réflexion digne de M. de LaPalisse, suffisait, mais, il n'en est pas moins vrai que l'on mourait dru comme mouches et que la durée moyenne de la vie était moins élevée que de nos jours.

Mais j'en reviens au médecin New-Yorkais.

* * Le métier ne nourrit plus son homme.

La dysenterie épidémique, dit M. Phelps, est aujourd'hui inconnue. La variole a disparu devant la vaccination obligatoire. La fièvre typhoïde devient une rareté. La diphtérie, vaincue par les injections de sérum, ne crée plus de foyers de contagion. L'isolement et la désinfection systématiques, l'hygiène scolaire, rendent de plus en plus rares les cas de scarlatine, de rougeole et les autres maladies de l'enfance. La diarrhée infantile diminue tous les étés, à mesure que se répand la notion que sa vraie cause est l'impureté du lait. Bref, de 1895 à 1897, de 30,000 décès causés par les diverses maladies que M. Brouardel a qualifiées d'évitables, la mortalité à New-York est tombée à 26,000.

Qu'on calcule la proportion de malades que représentent 4,000 cas mortels de maladies aiguës, et l'on verra que si la médecine ne nourrit plus son homme, ce n'est pas seulement parce qu'il y a trop de médecins, c'est aussi parce qu'il y a moins de malades.

La médecine est donc une profession qui devient de moins en moins rémunératrice, à mesure que l'on connaît mieux les principes de l'hygiène, et il ne faut pas être grand prophète pour dire qu'un grand nombre de jeunes gens qui seront reçus docteurs en médecine d'ici à quelques années, se verront forcés de recourir à d'autres moyens d'existence.

Aussi suis-je d'avis que la Législature n'aurait pas sujet d'éprouver de remords si elle adoptait tous les bills qui lui sont soumis à ce sujet. On ne pourra pas l'accuser d'empêcher les jeunes médecins de gagner leur vie, et il est à peu près certain que les six

dixièmes d'entre eux seront bientôt obligés de renoncer à leur profession, faute de malades.

L'avenir n'est pas rose pour les disciples d'Esculape, mais l'humanité devient plus saine et c'est le principal.

Les morts durent bien peu ; laissons-les sous la pierre ; Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière. Moins vite qu'en nos cœurs.

Pardonnez-moi, mes amis, de jeter dans une causerie qui devrait être gaie, ces vers si tristes, si tristes du grand Victor Hugo, mais je me souviens de la commotion qui ébranla tout notre pays, il y a six ans, en apprenant la mort si soulaine de l'apôtre de la colonisation, du roi du Nord, du curé Labelle.

Déjà six ans ! comme le temps passe ! il me semble que c'était hier et je revois encore les passants s'arrêter les uns les autres, pour parler de l'événement, de la triste nouvelle qui venait de se répandre en pleine saison des fêtes. Je le revois encore, ce bon curé, la nuit de son agonie, dans sa modeste chambre, s'épongeant le front en disant d'un voix faible : " Ce sont les sueurs de la mort ! " et au milieu des hoquets de sinistre augure, murmurant un nom tant aimé : " Maman ! maman !... Quelle nuit ! Quels souvenirs ! "

Six ans seulement ! Et déjà son nom n'est prononcé que de loin en loin. Personne n'a encore écrit sa vie, et cela s'explique un peu, car il faudrait un écrivain à sa taille pour entreprendre pareille tâche. Sa patrie ne lui a pas encore élevé de monument, et les étrangers qui l'ont connu en Europe, demandent en vain où est la statue qu'on lui a érigée.

Et c'est avec autant d'émotion que de plaisir que j'ai lu dernièrement le discours prononcé à Saint-Jérôme par le Dr Emmanuel Fournier, que je ne connais malheureusement pas, mais dont j'apprécie le patriotisme et la noblesse de cœur.

Le Dr Fournier, après avoir esquissé les grandes lignes de l'œuvre du curé Labelle, s'élevant au dessus de toutes les passions et des préjugés politiques, lance avec énergie cet appel à ses concitoyens :

Voilà, messieurs, cet homme extraordinaire que la mort nous a enlevé il y a six ans ; voilà cet homme de bien que les vieillards et les enfants de Saint-Jérôme pleurent encore. Voilà cet homme dont le souvenir est encore si vivace au milieu des populations des cantons du Nord. Et cet homme si dévoué, si distingué, si noble, si patriote et si chrétien n'a pas une seule pierre qui indique aux étrangers où repose sa dépouille mortelle. Ah ! compatriotes ! citoyens de Saint-Jérôme ! il me semble qu'il est grandement temps de songer à élever un monument à la mémoire de ce grand homme.

C'est un devoir sacré pour les vieillards qui ont vécu avec lui pendant vingt-cinq et vingt-huit ans, c'est un devoir sacré pour les enfants qui ont grandi sous sa protection et qui ont été dirigés par lui dans les sentiers difficiles de la vie ; c'est un devoir pour toute la population du Nord qui lui doit le bien-être dans lequel elle se trouve ; c'est un devoir pour la province entière, car un des premiers le curé Labelle a franchi les mers pour faire connaître à notre ancienne mère patrie et à l'Europe les ressources que possède la province de Québec.

Ce sont de bonnes et saines paroles, et c'est un beau et juste sentiment qui les a dictées. C'est un devoir, en effet, que d'élever à Saint-Jérôme, un monument à celui que les hommes de cœur reconnaîtront toujours comme le plus grand bienfaiteur de la colonisation, et cet appel sera entendu.

Le peuple entier de la province de Québec doit se joindre à cette œuvre de bien.

Ce n'est pas seulement aux tueurs d'hommes qu'il faut élever des monuments, on doit penser aussi aux défricheurs des forêts, et nous ne pourrions jamais trop nous rappeler que si tel homme de guerre a mérité de son pays pour avoir tué dix mille ennemis, à coups de fusil, le curé Labelle en a fait vivre cent mille avec la charrue.

Enfants de Saint-Jérôme, montrez-vous dignes du roi du Nord !

* * Après les grandes fêtes religieuses, la plupart des journaux nous donnent des comptes-rendus très détaillés de la manière dont les offices religieux ont

été célébrés dans les églises des villes, et ce qui regarde la partie musicale, mais on fait tant de compliments à tout le monde, qu'en fin de compte personne n'a son dû, tant l'éloge devient banal.

C'est peut-être bien pour cela que bien peu d'abonnés lisent ces détails, puisque l'on sait d'avance que solistes, choristes, organistes, etc., ont fait un peu plus que merveille, tout au moins.

Or, je causais justement de cela, l'autre soir, avec un ami, quand celui-ci m'interrompit :

— Alors, ce n'est pas la peine de vous dire que la messe de minuit, à laquelle j'ai assisté cette année, laissera dans ma mémoire une trace profonde ?

— Expliquez-vous.

— Vous connaissez mes idées. J'ai toujours aimé la messe de Noël, jamais je n'y ai manqué et j'espère bien y assister longtemps encore. Je l'ai vu célébrer à Montréal, Québec, Paris, Rome, etc., etc., j'ai vu des splendeurs, et cependant jamais je n'ai été aussi impressionné que cette année.

— Où étiez-vous donc, au Gesù, à Notre-Dame ?

— Non, en pleine campagne. Dans un village pas loin d'ici, où mes affaires m'avaient appelé : à Saint-Hilaire.

— Charmant endroit, l'été.

— Eh l'hiver ! mon cher ami ; c'est charmant, cette solitude, cette montagne, la plaine blanche, le ciel criblé de pointes de feu... ce soir là, du moins, c'était magnifique.

— Minuit approchent, je m'en fus solitaire à l'église, étonné moi-même de me trouver ainsi à la campagne la nuit du grand anniversaire.

— Je vous fais grâce de toute description, pour arriver au fait.

— L'orgue était bien touché, on sentait la main d'une musicienne et, tout surpris de me trouver en si bonne compagnie artistique, je me laissai bercer par les notes qui s'envolaient sous les voûtes, quand une voix d'une fraîcheur et d'une justesse remarquable s'éleva à son tour.

— Avez-vous jamais éprouvé une émotion subite, irrépressible, délicieuse, à la vue d'un beau panorama inattendu quand vous faites le voyage du Saguenay et que vous arrivez à la baie des Ha ! Ha ! ou que, vous promenant dans la forêt, le chant richement modulé d'un oiseau vous arrête dans votre marche ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est quelque chose de mieux encore, c'est un sentiment plus doux, plus pénétrant qui m'a saisi quand, dans cette modeste église de village, j'ai entendu le Noël d'Auguste Holmes, que vous ne connaissez pas — vous profane, mais que tous les musiciens savent par cœur — ce joli Noël délicieusement rendu par une voix charmante... Je m'en souviendrai longtemps !

— Et le nom de la propriétaire de cette voix si belle ?

— Au fait, vous la connaissez, vous m'avez souvent parlé de son père, c'est Mlle Jeanne Ouimet.

— Parbleu ! Elle a de qui tenir ; on voit bien que le sang des De anne coule dans ses veines.

Ce brave Gustave Ouimet, dont les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont déjà lu la prose, est un heureux papa.

Jean Patin

P. S. — Au moment où j'envoie ma causerie, j'apprends que la Législature de Québec s'est prononcée sur les bills présentés par les étudiants.

Ils seront admis dans le collège des médecins après avoir passé les examens à l'étude et à la pratique exigés par la loi.

Rien de plus juste. — L. L.

ÉPIGRAMME CÉLÈBRE

De poursuivre Damon la fortune se lasse :
Un emploi lucratif se présente ; il l'obtient.
S'il ne remplit pas bien sa place,
Sa place le remplira bien.

ZÉNAÏDE FLEURIOT

Il est encore temps de parler de cet excellent auteur, puisque son nom revient dans la plupart des journaux français, à l'occasion de l'apparition d'un volume contenant le récit de sa vie, d'après des lettres et des documents rassemblés par son affectueux neveu, M. Francis Fleuriot-Kerinou (1). Ce travail, qui n'était pas très facile, a été heureusement mené à bonne fin, et il nous est aujourd'hui loisible de pénétrer dans le sanctuaire intime de cette énigmatique romancière qui ne cessa, pendant un quart de siècle, de produire un nombre prodigieux de romans intéressants et de bon aloi.

A un certain point de vue, il eut peut-être mieux valu avoir l'histoire de sa vie écrite par elle-même, mais jamais on ne put décider ce trop humble écrivain à nous raconter les drames et les bonheurs de sa modeste existence.

Cependant, s'il est vrai que nous ayons perdu là un livre charmant, nous pouvons nous consoler en lisant sa correspondance qui, loin de faire du tort à son auteur, nous le montre sous un jour peut-être plus sympathique encore. Ceci dit beaucoup en sa faveur, car il est peu d'écrivains qui ne perdent de notre estime lorsque nous pénétrons dans le tréfonds de leur caractère. En effet, le véritable individu apparaît tel qu'il est dans ses lettres où la spontanéité laisse voir des laideurs que la prudence cache au public, dans les écrits qui lui sont destinés.



Ici, rien de tel ; et pour être compris en un mot : Zénaïde Fleuriot était bretonne. C'était une enfant de cette vieille Armorique qui a fourni au monde tant d'héroïques soldats pour l'armée du bien.

Elle naquit le 28 octobre 1829 à Saint-Brieuc. Son père était un avocat distingué et un écrivain d'une certaine valeur. Il a laissé un grand nombre d'opuscules qui dénotent un beau caractère et une nature généreuse.

L'enfance de Mlle Fleuriot fut très heureuse, mais l'avènement de Louis-Philippe au trône et l'exil des Bourbons furent le signal de revers de fortune qui brisèrent pour toujours le bonheur de sa vaillante famille.

Sa fidélité aux Bourbons l'empêcha d'accepter des postes officiels, et ses clients qui le considéraient comme un ennemi du gouvernement lui firent faux bond. La misère entra alors par la grande porte et vint s'asseoir à ce joyeux foyer d'autrefois.

Au milieu de ce désastre, la petite Zénaïde qui n'avait pas encore vingt ans entra comme institutrice dans une famille noble des environs. Malgré la douleur que lui causait cette séparation, elle se consola d'avoir dû quitter des parents chéris en songeant qu'elle n'était plus à leur charge.

Elle demeura dans cette famille de 1849 à 1858. Durant cette dernière année elle commença à écrire, sous un pseudonyme, des nouvelles qui attirèrent l'attention du public.

En 1859 elle réunit ces nouvelles et publia son pre-

mier volume sous le titre : *Souvenirs d'une douairière*. Ce livre lui ouvrit grandes les portes de la *Semaine des Familles*, revue qu'elle affectionna toujours et à laquelle elle a contribué jusqu'à sa mort arrivée à Paris, le 19 décembre 1896. Profondément catholique, elle ne transigea jamais avec sa conscience, et son œuvre si considérable, qu'elle se compose de quatre-vingt-trois ouvrages, peut être mise dans toutes les mains. Elle était fière de sa classe de lecteurs et disait finement un jour : " Quand les femmes qui ont jeté leur bonnet par dessus les moulins ont une classe de lecteurs à elles, n'est-ce point charmant de se créer une clientèle de jeunes filles et d'honnêtes femmes à laquelle beaucoup d'hommes sérieux ne dédaignent pas de se joindre ? " Ses talents d'écrivain et ses qualités de romancière n'ont jamais été niés. Chez elle, la clarté et l'aisance du style concouraient avec l'intrigue savamment nouée à faire de chacun de ses récits un véritable régal pour l'esprit et le cœur.

Elle excellait surtout dans l'art de peindre les mœurs et les caractères : et toujours ses personnages étaient bien vivants.

On pourrait peut-être lui reprocher la persistance des sentiments élevés chez ses héros, car il est remarquable qu'ils n'ont jamais ou presque jamais de défaillance, mais encore l'auteur nous accorderait-elle ce droit si l'ont considère le but qu'elle poursuivait ?

Elle fut logique avec ses principes voilà tout ! Et puisque tout se rencontre dans la vie terrestre, il se pourrait bien qu'elle eût autant raison que les auteurs qui, sous prétexte de réalisme, nous présentent des héros et des héroïnes mauvais depuis l'alpha jusqu'à l'oméga du récit.

Mais, comme notre intention n'est pas de chicaner sur les genres et les écoles littéraires, ni de nous mettre à dos celui-ci ou celui-là, nous nous contenterons, modestement, de citer l'opinion du secrétaire perpétuel de l'Académie française (1) qui disait de l'auteur dont nous causons, en couronnant son volume intitulé *Aigle et Colombe* (2) : " Mlle Zénaïde Fleuriot, douée d'une imagination féconde, avait déjà plus d'une fois appelé l'attention de l'Académie. Le moment était arrivé où elle devait atteindre à une récompense poursuivie par de si constants et de si louables efforts et dont elle avait toujours fort approché.

Son nouveau roman est écrit comme tous ceux qui sont sortis de sa plume, dans une excellente intention morale, et il reçoit, des faits de notre histoire contemporaine qui en forment le cadre, un bien sérieux intérêt. Une fable simple y donne lieu à d'agréables, à de vives peintures de mœurs et de caractères, à des scènes bien posées, bien développées ; le style est animé, élégant, spirituel, trop spirituel, si on peut dire..."

Bref, vous le voyez, le grand reproche que l'on a fait à Mlle Fleuriot, c'est d'être trop spirituelle. Peu de gens peuvent s'attirer de semblable semonce, et pour ceux qui les méritent, nous croyons plutôt que c'est un éloge qu'une critique.

En publiant aujourd'hui cette notice biographique, en rappelant au souvenir d'un chacun une fière chrétienne, une grande âme, un honnête et charmant écrivain, LE MONDE ILLUSTRÉ paye une dette de reconnaissance à la mémoire de l'illustre romancière qui assista à la naissance de notre journal, en 1884, puisque le premier roman paru dans cette publication fut : *Les ambitions de Parade*.

Le fait d'avoir contribué à créer une clientèle au nouveau-né lui vaut bien une part des succès qui accueillirent LE MONDE ILLUSTRÉ, et que ce dernier voudrait aujourd'hui acquitter en disant à tous la profonde estime en laquelle il tenait le consciencieux écrivain, et en recommandant à ses lecteurs la lecture des ouvrages de celle qui, sur cette terre, ne voulut mettre son grand talent qu'au service de la bonne cause.

L. J. Massicotte

(1) M. Patin, séance du 28 août, 1873.
(2) Paris, Blériot & Gauthier, éditeurs.

SOIRÉE CASTILLANE

Vagues, comme un reflet très doux des porcelaines,
De lumineux éclats d'astres, demi-voilés,
Caressent doucement sous les cieux constellés,
L'immobile verdure des pâles marjolaines.

Aussi, dans le silence on entend vers les blés,
Le grand vol alourdi des nocturnes phalènes,
Pendant qu'au loin les voix pures des madrilènes
Résonnent sur la route aux sables grivelés.

Un franc toréador rêvant de ses parades,
Sourit en son parterre orné de balustrades,
Où l'onagre fleurit près des alcazars.

Et la brise du soir, divine éolienne !
Eveillant des parfums le long des mimosas,
Vibre dans les sons d'or d'une tyrolienne.

Arthur de Bussières

LA CLOCHE QUI PLEURE (*)

CONTE ACADIEN

Sous le règne de Georges II, roi d'Angleterre, se consumma l'attentat le plus monstrueux que puisse rêver l'imagination la plus perverse, l'esprit le plus inventif en tortures physiques et morales.

S'appuyant sur des données fausses, mensongères, la plupart des historiens anglais rééditèrent et rééditent aujourd'hui encore les supplices de l'Inquisition, du martyr de Galilée, rendant la Papauté, l'Eglise catholique, responsables des monstruosités commises par les rois d'Espagne Ferdinand V dont Torquemada était l'âme damnée, et Philippe II ; par le roi de France Louis XIII ou sous son règne, quant à Galilée.

En vain, les découvertes, aux Archives du Vatican et à celles de Madrid, de pièces prouvant que Paul II et Sixte IV au XVI^e siècle, et Clément VII au XVII^e siècle, menacèrent les puissants rois d'Espagne d'excommunication s'ils ne cessaient leurs cruautés ; en vain, les pièces du procès de Grenoble, établirent que le pape Urbain VIII délégua un chanoine auprès de ce tribunal en faveur de l'astronome de Pise ; pour le fanatique, ces preuves ne servent de rien ; il affecte une profonde commisération pour les innocentes victimes ; il feint d'ignorer ce que tous connaissent ; il montre une grande indignation contre les papes cruels, et se voile vertueusement la face au seul nom de Rome.

Que si vous lui prouvez sa mauvaise foi, c'est un tolle général : pour un peu, ces fétichistes d'un réformateur crevant dans des lieux d'aisance après une de ses orgies sans nom (1), ressusciteraient contre l'audace des effroyables tortures de Torquemada.

Seuls, ils ont le monopole de la vertu ; seuls, ils sont infaillibles ; leurs récits émus de la tyrannie pontificale rappellent les périodes ronflantes de Caton, de Salluste, de Cicéron en faveur des esclaves, des malheureux—alors que ces parangons de justice et d'équité soumettaient des milliers de leurs semblables, des provinces entières, au joug le plus cruel !

En 1755, un homme néfaste représentait, en Acadie, le gouvernement d'un peuple fourbe à ce point, que les nations ne le désignent que sous le nom de : *Perfide Albion*. L'Anglais poursuivait la conquête de notre pays en attendant qu'un roi corrompu, dissolu, faux-monnayeur, Louis XV, vendit nos vaillants ancêtres.

Le gouverneur de l'Acadie, le misérable Lawrence, était vraiment le digne représentant de la race la plus froidement cruelle que la terre ait portée.

Avait-il lu les exactions des Proconsuls de Rome expirante ? On le croirait : et s'il fallait dire lequel, de lui ou de Salluste, fut le plus méchant, le plus barbare, le plus sanguinaire, le plus rapace, on se trouverait bien embarrassé.

(*) Tous droits réservés.

A l'inhumain Lawrence, il fallait de l'or : pourquoi ne prendrait-il pas les fortunes, pourquoi ne vendrait-il pas les biens de ses administrés, ces Français détestés ?... Pourquoi donc s'en trouvait-il en ce pays ?

Il connaît la vaillance de ce petit peuple : il le redoute, et avec raison. Il lui faut s'essayer à son métier de bourreau : il dévaste l'île Saint-Jean (improprement appelée aujourd'hui l'île du Prince-Edouard), s'empare des animaux de ferme qu'il vend à son profit, du peu d'argent que sa soldatesque trouve, enfin, des immeubles mêmes des colons de l'île.

Quand à ceux-ci, il leur fait subir mille outrages et les disperse avec toutes sortes de raffinements de cruauté.

Tout lui a souri ; il dispose de la force, il ne rend aucun compte à son pays de son administration éhontée, les difficultés de communications lui assurent l'impunité durant assez longtemps pour qu'il mène à terme son plan infernal.

Ce Cromwell au petit pied poursuit ses exploits : voulant un semblant de prétexte, il force à l'apostasie nos malheureux compatriotes ; devant les horreurs de la grande Révolution, il impose aux prêtres un serment de renégats—qu'ils ne prêteront pas, les vaillants !

Les Acadiens sont acablés, on les maltraite de la façon la plus atroce : on emprisonne leurs prêtres ; et ces humbles héros, nouveaux confesseurs et sublimes martyrs, en s'en allant, conjurent leurs paroissiens en larmes de rester catholiques.

C'était le secret désir du tyran : d'ailleurs, les Acadiens eussent-ils apostasié, leur sort était décidé quand même, ils devaient disparaître.

Les années 1757 et 1758 furent terribles. Des plumes autorisées ont décrit ces jours sombres : chaque page de cette histoire devrait s'écrire avec du sang !...

Tout à l'extrémité Est, là-bas, au bout du territoire canadien sur les bords duquel vient déferler en furie, ou murmurer dans ses langueurs, le vaste Océan Atlantique, se trouvait en un site admirable, la jolie ville de Louisbourg.

Bâtie à l'Est du Cap Breton, elle était assise sur une pointe rocailleuse dominant les flots, flanquée au Nord par un bras de mer que pouvaient balayer les batteries croisées de la place, à l'Est et au Sud-Ouest protégée par la mer, accessible seulement par une langue de terre étroite à l'Ouest.

Sur cette bande, un fort mur avait été construit, les surprises n'étaient donc guère possibles.

Les défenseurs n'étaient point nombreux, la population totale de la ville ne dépassant pas deux mille âmes ; la garnison, en y comprenant les matelots, ne s'élevait qu'à cinq mille six cents hommes. Dix vaisseaux de guerre gardaient le port ; les troupes de terre comptaient deux mille sept cents hommes.

Il fallait absolument que l'ennemi s'emparât de cette place, vrai nid de corsaires, d'où partaient à chaque instant de hardis flibustiers faisant main basse sur les navires anglais ; et Dieu sait s'ils en capturèrent !

Quatorze mille hommes furent employés au siège de cette dernière place forte de l'Acadie, tandis qu'une formidable escadre, comptant seize mille marins, attaqua par mer. Des prodiges furent opérés par les Français ; les maisons tombaient l'une après l'autre, le feu se mettait aux décombres : on ne songeait point à se rendre à Louisbourg !

Du deux juin 1758 au vingt-six juillet, nos compatriotes résistèrent : rien ne venait de France, nul secours n'en serait envoyé.

Il ne restait pas pierre sur pierre de cette jolie petite ville ; son mur, à l'ouest, ne présentait qu'un amoncellement confus de pierres éparses, de brèches béantes ; les rochers, de côté de la mer, étaient brisés, déchiquetés, noirs.

Aujourd'hui, on n'aperçoit plus qu'une petite roche battue et souvent recouverte par la vague, alors que dans le temps ce roc puissant couvrait efficacement une partie du Sud-Est de la ville : c'est, maintenant la Roche Noire.

Le vingt-six juillet, il fallut capituler...

L'histoire doit être racontée simplement, sans ombre de parti-pris, sans la moindre partialité : ainsi est écrite l'histoire de larmes et de sang de cette partie de notre pays.

Mais le barde, le ménestrel, trouvent dans leur cœur des accents émus pour les persécutés, des éclats terribles pour l'oppressé, des périodes méprisantes pour les lâches ! Ils se servent de l'histoire pour fixer un fait, créer un drame, exalter un héros, faire surgir de la tombe un peuple écrasé, le dresser sanglant et vengeur devant ses bourreaux.

Qu'avez-vous fait de nos frères, peuple haineux, race de mécréants, marchands de chair humaine jusqu'au siècle passé, élevant vos fortunes, vos monuments, vos villes, sur les cadavres et dans la boue du sang ?

Vos immenses possessions forment un monde dans le monde : c'est une anomalie étrange en ce XIX^e siècle, appelé par dérision le siècle de la Liberté ! Déjà, ce vaste empire vermoulu craque dans ses fondements : les Indes, étouffées sous la botte de vos soldats, vampires jamais rassasiés, tressaillent dans leur abjection ; en Afrique, vous tremblez pour l'Egypte ; le Congo paraît vouloir vous échapper, l'Océanie compte ses forces ; et ici, ici même !...

Tant de larmes ont coulé depuis l'Irlande jusqu'à nous ; tant de prières sont montées vers le Ciel contre vous ; tant de supplications ont porté vos froides cruautés au pied de l'Eternel ; mais surtout, tant de malédictions sont attachées à votre nom infâme, que la rage vengeresse, soufflée de Là-Haut, vous broiera, vous pulvérisera à votre tour !

Oh ! puisse cet instant béni arriver bientôt !... ou que vous reveniez à cette Religion du Christ que vous avez bannie.

Jérôme Picard

(A suivre)

RÊVERIE

Dédiée à Mlle Marie T...

Dans ce monde où tout penche
Vers un centre meilleur
La fleur est pour la branche
Et l'ami pour le cœur.

Tout est calme autour de moi. bercée par les souvenirs qui se pressent à mon esprit, je laisse mon imagination voyager à travers les pays du rêve où je la suis.

Elle me transporte d'abord au pensionnat qui vit s'écouler mes jeunes années, où j'appris à aimer Dieu et tout ce qui est grand, noble et beau. C'est là que j'acquis les connaissances utiles ou agréables qui constituent une bonne éducation. Mille fois bénis soient mes parents bien-aimés pour les sacrifices qu'ils se sont imposés afin de me la procurer ! Je revois, par la pensée, mes anciennes maîtresses si bonnes, si dévouées, ainsi que les compagnes qui partagèrent mes travaux et mes jeux. Aux unes, je garde un souvenir reconnaissant, aux autres une pensée d'amitié. Je ne rencontrerai sans doute plus la plupart de ces compagnes, entraînées que nous sommes par le tourbillon de la vie. Plusieurs sont retournées là-haut, avant même d'avoir connu le monde ; d'autres, après avoir trempé leurs lèvres à sa coupe enchanteresse, en ont découvert toute l'amertume et elles se sont envolées vers la Patrie où l'on ne souffre plus ; quelques-unes, mes aînées, ont voué leur vie à la prière et au recueillement en répondant, par un généreux sacrifice, à l'appel du divin Epoux, tandis que d'autres ont enchaîné leur destinée par des liens non moins sacrés. Mais une, entre toutes, m'est restée bien chère, et son doux souvenir est venu souvent charmer mes heures d'exil. Sa précieuse et constante amitié a été le rayon de soleil de mon existence pendant les deux années que j'ai passées loin du sol natal. Aussi, quelle joie lorsque le facteur m'apportait ses missives aimées que je ne pouvais me lasser de lire et de relire.

Oh ! qu'il est doux lorsqu'on est loin de son pays,

de savoir que quelqu'un y pense à nous et que des cœurs amis battent à l'unisson du nôtre ! L'oubli passe parfois si vite sur les absents ! Mais tu m'as gardé, chère Maria, malgré l'éloignement, toute l'affection de nos jeunes années. Je souris au souvenir des peines enfantines d'alors, comme je sourirai sans doute plus tard de ce qui fait mes tourments d'aujourd'hui.

Jours heureux passés sous ce toit béni du pensionnat, pourquoi ne faut-il vous apprécier que lorsque vous n'êtes plus ? C'est qu'il n'est pas de bonheur complet ici-bas et que, le plus souvent, nous passons à côté de lui sans même nous en apercevoir. Mais la vie est ainsi faite, car Celui dont la sagesse dirige toute chose a voulu que les contradictions vissent au milieu des plus grandes joies nous détacher de la vie terrestre pour laquelle nous ne sommes point faits.

Je ne m'en aperçus que trop lorsqu'il y a deux ans, il me fallut quitter notre beau Canada pour suivre mes parents sur une terre étrangère. C'était mon premier chagrin, mais qu'il fut cuisant ! Je n'avais connu jusque là que les douceurs d'une vie heureuse passée au milieu de parents chéris et d'amis que j'estimais ; mon âme s'entr'ouvrait aux premiers enchantements d'un monde parfois trompeur, mais qui n'en possède pas moins ses attraits. Et il me fallait tout quitter : parents, amis, et la terre qui m'avait vu naître, le fleuve que j'aimais et ces mille riens auxquels on s'attache. Et pourquoi ? Pour aller vers l'inconnu. Qui dira les tristesses qu'un cœur ardent et avide de tendresse éprouve au milieu d'une population étrangère qui ne comprend ni ses aspirations, ni ses regrets ? Là, pas une figure connue sur laquelle le regard puisse se reposer, pas un endroit poétisé par quelque souvenir. Partout, une indifférence qui me glace et me cause une impression de vide immense. Ce n'est que dans la maison de Dieu, le même partout, que je retrouve en partie la patrie. C'est là, au pied de l'autel, que je suis allée bien souvent pleurer et parler de ce qui me manquait tant à Celui qui seul pouvait me consoler ; car, pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser voir ma souffrance aux êtres chers qui m'entouraient de soins, de peur de leur causer une peine inutile.

Deux ans n'ont pas affaibli mes regrets ; chaque jour au contraire les a augmentés. Aussi, c'est avec une joie d'enfant que je me suis retrouvée, il y a quelques mois, au milieu de mes amis d'autrefois, sur ce beau sol canadien après lequel j'ai tant soupiré. Partout, l'on me fait fête et cet accueil cordial remplit mon cœur d'une douce ivresse. En revoyant ces lieux où j'ai passé mes jours les plus heureux, je ressens un je ne sais quoi qui me fait en même temps rire et pleurer. Oh ! que ne puis-je demeurer au milieu de vous, vous tous qui m'aimez et que j'aime ! Mais non, dans quelques semaines, il me faudra vous quitter de nouveau et retourner où le devoir m'appelle ; j'emporterai, cependant, de bien doux souvenirs qui, s'ils me rendent le départ plus pénible, viendront aussi, aux heures d'ennui, m'apporter un baume consolateur.

MYOSOTIS.

Montréal, janvier 1898.

LES CINQ PLAIES DE SAINT FRANÇOIS (*)

(Voir gravure)

Un jour anniversaire de l'Exaltation de la Croix—pense-t-on—saint François d'Assise pria, le matin, sur le mont Alverne, où il s'était retiré pour faire une retraite. Tout à coup, il vit du ciel descendre vers lui, d'un vol très rapide, un séraphin aux six ailes de feu et cloué des pieds et des mains sur une croix. Saint François, pénétré de joie et de tristesse, reconnut Jésus-Christ.

Après un entretien mystérieux et familial, Jésus-Christ disparut et saint François sentit son âme embrasée d'une ardeur séraphique et son corps marqué déjà des divins stigmates. " On vit ses mains et ses pieds

(*) D'après les deux Légendes de l'Office divin par saint Bonaventure.



LES CINQ PLAIES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISES, PAR GIOTTO.

percés de clous dans le milieu. Les têtes des clous, rondes et noires, étaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds. Les pointes en étaient un peu longues et paraissent de l'autre côté des chairs, se recourbant." Au côté droit, une plaie rouge—rappe-
lant le coup de lance—laissait couler le sang sacré qui rempaît et transperçait la tunique du saint.

Ce fut alors que saint François écrivit les deux cantiques italiens remplis de poésie si tendre et de foi si

vive, et dont l'un fait revenir en refrain ce cri de ravissement :

In foco l'amor mi mise, in foco l'amor mi mise !

Le saint, depuis lors, s'enveloppa les mains et porta des chaussures. Le couvent des Clarisses d'Assise conservait une des chaussures habilement confectionnée par sainte Claire, pour qu'il put marcher sans trop souffrir.—A. G.

SON CŒUR !

A ma sœur Marie-Alice.

*C'était en juin, temps admirable !
Un de ces beaux soirs où Dieu fait
Aux amoureux le doux bienfait
D'une rencontre favorable.
C'était en juin, temps admirable !*

*Je sortais de ma pension.
Elle était près du réverbère
Et là me regardait, ma chère,
Venir tout plein d'émotion.
Je sortais de ma pension.*

*Mon cœur bondissait tant de joie !
J'allais d'un pas mal assuré
Malgré moi vers elle attiré
Alors d'une voix qu'elle choie :
Mon cœur bondissait tant de joie !*

*—Tiens, dit-elle,—tendant la main ;
Je jette un doux regard sur elle.
Je l'admirais, qu'elle était belle !
Sur ses lèvres quel ris divin !
—Tiens, dit-elle,—tendant la main*

*Elle me donna trois pensées ;
Je l'aime, Je lui dis : Merci.
—En m'éloignant—je l'aime aussi.
Pour toi sont toutes mes pensées.
Elle me donna trois pensées.*

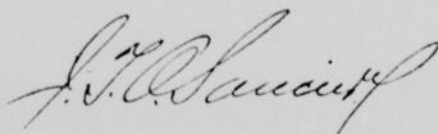
*Dix fois les prés ont refléuri :
Dix fois la fleur à cinq pétales
Aux belles âmes virginales
A depuis doucement souri.
Dix fois les prés ont refléuri.*

*Et j'étais encore au collège,
Elle allait alors au couvent,
Mais de nous voir le plus souvent
Nous profitions du privilège.
Et j'étais encore au collège.*

*Heureux temps ! ô doux souvenirs !
Que ces petites amourettes
Entre âmes jeunes et discrètes
Sans souci de l'avenir !
Heureux temps ! ô doux souvenir !*

*Vierge chaste, candide et pure,
Elle dit au monde un adieu
Éternel et vint au saint lieu
Vêtir pour le pauvre une bure.
Vierge chaste, candide et pure.*

*Elle est la sœur de charité
Qui console, sèche les larmes,
Sait trouver dans les maux des charmes,
Le bonheur dans l'austérité.
Elle est la sœur de charité.*



M. WILFRID LAROSE

Parmi nos écrivains Canadiens-français, si estimés déjà à l'étranger, figure M. Wilfrid Larose, avocat au barreau de Montréal.

Nous publions, dans les colonnes de ce même numéro, la préface de Louis Fréchette à un joli volume sorti de la plume de M. W. Larose, volume portant pour titre : *Variétés canadiennes*. Beaucoup de nos lecteurs aimeront connaître ce sympathique auteur.

M. Wilfrid Larose est né à Verchères ; il est le fils de M. Achille Larose, ancien député de Verchères. Il étudia quelque temps aux États-Unis, entre autres à Putnam (Conn.) et à Ware (Mass.) ; continua au collège de l'Assomption, passa à l'Université Laval à Québec d'où il sortit en 1883. Il fit son stage complet chez l'hon. M. C.-A. Geoffron à Montréal ; en 1887, il recevait son diplôme d'avocat, après un brillant cours de droit à l'Université Laval, à Montréal.

Subséquentement, il remportait la médaille d'or à l'Université Commerciale d'Eastman, à Poughkeepsie (N.-Y.)

Depuis son inscription au tableau des avocats, M. W. Larose exerce à Montréal.

Son beau livre lui a valu de très flatteuses lettres du Royal Colonial Institute, de Londres (Angl.) ; de Paul Boarget, Marcel Prévost, François Coppée, Jules Claretie, de l'Académie Française et administrateur général de la Comédie-Française, écrivains célèbres et



WILFRID LAROSE

que nos lecteurs savent si sympathiques aux Canadiens-français ; de Ch. Richet, directeur de la *Revue Scientifique* (une autorité) de Paris ; de l'Alliance Française de Paris, dont le maréchal de MacMahon était le président d'honneur ; de l'Académie Française de Paris, et même de M. Félix Faure, président de la République Française.

C'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès à notre distingué confrère.

FIRMIN PICARD.

Voici, comme nous l'annoncions plus haut, la *Préface* que notre grand écrivain, M. Louis Fréchette, a donnée au livre de M. Wilfrid Larose, *Les Variétés Canadiennes* :

L'auteur des *Variétés Canadiennes* n'est pas un inconnu dans notre petit monde littéraire, bien qu'il se présente pour la première fois devant notre public, un volume à la main.

Ses incursions intermittentes, dans le domaine du journalisme militant, ont déjà jeté assez d'éclat autour de son nom pour qu'il pût facilement se dispenser d'avoir recours à tout autre passeport en cette circonstance ; mais, dans sa modestie, il a insisté pour que je lui fasse escorte au feu de la rampe, sous les lorgnettes des loges ; et mon amour-propre, à moi, ne m'a pas permis de décliner l'honneur d'être le parrain d'un aussi sympathique filleul.

Donc, je suis invité à écrire ici quelques mots de préface.

Dois-je parler du livre ou de l'auteur ?

Pourquoi parlerais-je du livre ? Celui qui en lira les premières lignes est sûr d'aller jusqu'au bout, et il n'aura aucun besoin de s'en rapporter à moi pour juger de sa valeur.

Pourquoi, d'un autre côté, vous entretiendrais-je de l'auteur ? Il est là de pied en cap dans ces pages détachées, où il laisse parler son cœur et son esprit, fièrement et librement, avec cette allure de sincérité naïve qui fait le charme des vieux auteurs, et qu'il est si rare de retrouver dans les ouvrages publiés de nos jours.

Où, feuilletiez ces pages avec attention, et vous n'aurez plus rien à apprendre sur le compte de leur auteur. Il s'y reflète sous tous les aspects, de face, de profil, de trois quarts, comme dans une glace devant laquelle il tournerait sur un pivot.

Chaque chapitre révèle un des côtés saillants de l'homme.

Ici, c'est le patriote, orgueilleux de sa race et de notre histoire, qui, évoquant les gloires du passé ou déplorant les humiliations présentes, ne craint pas d'entrer d'un pied ferme et hardi sur le terrain des revendications nationales.

Là, c'est le penseur sérieux, qui, conscient de la responsabilité incombant à tous les porte-flambeaux choisis par la Providence, sonde l'horizon d'un œil inquiet, redoutant presque d'apercevoir le but vers lequel nous marchons.

Tournez la page, c'est un patriarche dont la voix paternelle prêche la justice, la charité, préconise la fraternité humaine, proclame la sainteté du travail, exalte avec amour les joies paisibles du foyer domestique.

Sautez quelques feuillets, c'est un moraliste austère qui fronde nos défauts, fait saillir de la façon la plus pratique ce que nos mœurs publiques ont d'absurde, et signale les effets désastreux qu'elles peuvent avoir sur l'esprit de nos populations.

Plus loin, vous voyez un Juvénal indigné qui cingle sans pitié les brocanteurs de principes de parade, dont la convoitise et le mépris de tout ce qui constitue le vrai citoyen ont érigé l'achat des consciences en système et fait de l'hypocrisie le principal facteur d'une politique sans scrupule et sans patriotisme.

Plus loin encore, vous trouverez un éducateur satirique qui fait défilé devant vous l'armée de nos préjugés, de nos idées fausses, de nos contradictions ; qui vous découvre les ornières boueuses où nous pousse l'esprit de parti habilement entretenu et exploité par les gens intéressés à perpétuer nos divisions et nos haines, le plus souvent inconsidérées ; qui vous fait toucher du doigt mille petites humiliations que la routine et l'apathie des masses protègent ou dissimulent sous quelque titre pompeux ou quelque appellation bénigne.

Feuilletons encore, et nous trouverons un économiste éclairé, sachant envisager froidement notre état social, comme les problèmes les plus compliqués de nos intérêts commerciaux ; un philosophe n'hésitant point à sonder certaines plaies résultant de froissements dangereux entre les différents corps d'Etat, et scrutant hardiment l'inextricable fouillis de nos questions éducationnelles.

Et puis, voici le législateur, le juriste, l'avocat qui discute les points de justice et de droit, qui nous parle de la loi, de la magistrature, du barreau.

Voici le conférencier qui aborde les hautes questions philosophiques des droits et des devoirs, du pacte social, des relations de l'Eglise et de l'Etat ; le vulgarisateur qui, en quelques paragraphes pleins de concision et de clarté, met à la portée de tous les considérations les plus abstraites comme les théories les plus transcendantes.

Voici, en outre, le voyageur intelligent qui déroule devant nous la série de ses impressions, qui nous fait part du fruit de ses observations toujours marquées au cachet de l'homme sérieux qui ne visite pas les pays étrangers pour la simple satisfaction de dire qu'il les a vus, mais qui les étudie pour s'instruire et instruire les autres.

N'avais-je pas raison de dire que tout l'homme était là, dans ces pages variées, écrites sans prétention, mais pleines de vigueur, de relief et de coloris ?

Ce n'est pas tout, cependant.

Nous n'avons encore vu jusqu'ici que l'homme de dehors, l'homme préoccupé des grandes choses de la vie, le regard tourné vers les étoiles ou le front penché sur les grimoires politiques pour y découvrir le secret des destinées futures de notre race et notre pays. Il nous reste à connaître l'homme intime, l'homme d'intérieur.

Cet homme nous le trouvons dans ces légères peintures de mœurs prises sur le vif, dans ces tableaux de la vie de famille, dans ces coups de fusain, un peu rustiques peut-être, mais à coup sûr bien fidèles, dont M. Larose a parsemé son livre, comme aurait pu le faire un habile illustrateur.

Nous le trouvons dans le récit joyeux et bien vécu de scènes électorales, de fêtes champêtres, de réunions villageoises qui dénotent chez leur auteur un rare instinct de bonhomie doublé d'un très subtil esprit d'observation.

Nous le trouvons surtout dans certaines pages attendries, dans quelques idylles aussi simples que charmantes, où le narrateur a su mettre une note mélancolique.

colique d'un attrait qui vous émeut et vous laisse tout pensif.

En somme, je le répète, en parcourant les *Variétés Canadiennes*, le lecteur non seulement se familiarisera avec un ouvrage d'un mérite réel et d'une philosophie saine, mais encore il fera la connaissance d'un jeune homme à l'esprit droit, à l'intelligence élevée, au cœur large et vibrant, aux aspirations puissantes vers tout ce qui est l'honnêteté et le progrès, d'un vigoureux défenseur de toutes les idées grandes et belles, d'un admirateur passionné de notre ancienne et toujours chère mère patrie la France; enfin, d'un fort et d'un vaillant, gardant précieusement dans sa tête et sa poitrine tous les sentiments, toutes les impulsions et tous les souvenirs qui font le Canadien d'élite, c'est-à-dire un de ceux à qui incombe la mission de perpétuer l'esprit français sur cette terre d'Amérique où d'autres semblent se charger de répandre des semences plus matérielles.

Je serre cordialement la main à l'aimable auteur, et souhaite à son ouvrage un succès mérité.

LOUIS FRÉCHETTE.

DANS NOS FORÊTS : L'ORIGINAL

(Voir gravure)

Le Canada, parmi sa faune superbe, possède deux animaux que tous ici connaissent : l'original, ou élan du Canada, et le caribou, animal ressemblant au renne.

Tous deux sont des cerfs gigantesques, portant des bois superbes. Le caribou a la tête beaucoup plus grosse que celle de l'original, et terminée par un mufler plus gros que celui du bœuf. Malgré la grande vigueur de leurs jarrets, vraies barres d'acier, le poids de leur corps fait que, dans la neige fraîchement tombée, ces pauvres animaux ne peuvent courir : le chasseur peut alors les tuer même à coup de bâton. Ils ne peuvent que raire (raire, réer, bramer, se disent de leur manière de crier), et, comme le cerf, pleurer de vraies larmes quand ils vont mourir. Les femelles n'ont point de bois.

Les Russes se servent de l'élan comme cheval de course : l'élan s'apprivoise très bien. Il me semble qu'on ferait bien, en notre pays, d'essayer l'original : pris tout jeune, on pourrait le dompter, très probablement, comme les Russes domptent le renne. J'ai entendu dire—sans pouvoir certifier le fait—que dans le Nord-Ouest, au Manitoba et plus loin, on avait réussi à domestiquer ce magnifique animal. Le cheval le plus rapide ne pourrait lutter de vitesse avec un original.

Je suis sûr que notre aimable collaborateur, M. de Payjalon, savant naturaliste canadien (quoique Français de naissance), a décrit quelque part ces deux jolis spécimens d'habitants de nos immenses forêts, de nos vastes plaines : mais... je n'ai pu le lire, nous n'avons aucune bibliothèque municipale à Montréal, et ma bibliothèque à moi, chez moi, se compose de trois ouvrages sérieux : Labrador et Anticosti, que le vénéral M. l'abbé Huard, de Chicoutimi, l'auteur, à bien voulu me donner pour en rendre compte... Ce que je n'ai pu faire encore. Un petit, mais excellent traité sur la Religion : don de l'auteur également, un savant prêtre Français, encouragé par tout l'épiscopat Français. Un dictionnaire logique français (un chef-d'œuvre) par le chanoine Elie Blanc, professeur aux Facultés Catholiques de Lyon ; au bureau de rédaction, pas un seul livre ! Mes moyens ne me permettent pas d'autre luxe—et c'est tout ce que j'ai pu consulter pour vous parler des originaux et des caribous, et de tout ce qu'il m'est donné d'écrire dans notre journal aimé, le MONDE ILLUSTRÉ.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

A tous.—J'ai été vivement touché de tous les témoignages d'estime, d'affection même, que j'ai reçus jusqu'ici. Ces témoignages sont trop nombreux pour qu'il me soit permis de répondre à chacun en particulier ;

beaucoup d'adresses ont été omises ; que chacun reçoive ma vive gratitude, le renouvellement des vœux les plus sincères que je forme pour le bonheur de tous.

J.-B. C. Québec.—Merci de tout cœur.—Avez-vous reçu ma lettre au sujet de la publication d'un groupe ? Nous attendons toujours la photographie.—Mille vœux de bonheur.

Une espigle, Montréal.—Le vœu de notre charmante petite espigle sera accompli bientôt, j'espère : elle pourra voir ces aimables collaboratrices, comme elle le dit si bien.

Mais pas d'indiscrétion ! J'en ai trop dit déjà !

Réc. M. H.-A. V.—Combien je vous suis reconnaissant ! Ces données me suffisent pour faire un conte, ou une légende, d'Acadie... mais je vous avouerai que je crains d'écrire, quel qu'un m'ayant dit que mes contes ne plaisent pas à nos chers lecteurs.

Il est vrai que bien d'autres journaux me les demandent : je suis perplexé !

Mlle M.-L. D., Montréal.—Votre lettre si gracieuse est tombée dans les jours sombres que nous venons de traverser, comme un bouquet de *Violettes* rassérénant l'esprit et le cœur. Comment vous dire ma reconnaissance ? Nous comptons toujours sur votre concours si bienveillant—si utile à tous.

Paul H. de Croix.—A vous aussi je redis ce que j'adressais à Mlle M.-L. D. Vous avez en partage la bonté toutes deux : Dieu a voulu y joindre un vrai talent chez l'une et l'autre—vos lecteurs, au nombre desquels je regarde comme un grand bonheur de me compter, en profitent. Donnez-nous souvent des choses émues que vous dites si bien !

J. Eug. G., Québec.—Merci de votre aimable lettre. Votre bon cœur vous exagère le mien : se dévouer est un simple devoir que Dieu impose à tous. Tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas ou nous croient des arriérés ! Bientôt votre jolie nouvelle paraîtra.

Henry D., Hull.—Votre affection constante me fait un bien réel. Vous ne changez pas, sous ce rapport... ni moi non plus. Vi auguro un buon capo d'anno, ed una graziosa, vezzosa e bellina promessa sposa. Che è divenuto il nostro caro amico A. de B. ? Non ho nessuna notizia di lui. Felice notte, caro amico.

Mlle Georgianna S., Saint-Henri.—Vous avez la bonté de m'annoncer différents envois, mais je n'ai rien reçu jusqu'ici.

Jos. S. Bl., Québec.—Merci.—Je suis toujours heureux de recevoir des nouvelles de la bonne ville de Québec... ou mieux de ses habitants.

AU REVOIR !

A MM. Jos. Héty, Ephrem Dussault et Jos.-N. Milette, en route pour le Klondyke.

Je vous confonds dans une même pensée, vous, voyageurs intrépides qu'une espérance commune réunit ; vous, familles éplorées qu'une même douleur rassemble.

Frère, amis, pourquoi partir ? Pourquoi quitter ce que vous ne pourriez acheter au poids de tout l'or du Klondyke : un père, une mère, des frères, des sœurs, des amis ? Vous ne trouverez jamais de mine qui contienne autant d'or que le cœur d'une mère renferme d'amour pour son enfant.

Mais, ce n'est pas ainsi qu'il faut vous parler ; cachons nos larmes dans un sourire, puisque déjà vous avez fait vos premiers pas sur cette route périlleuse qui mène à la richesse, et qui sait... peut-être au bonheur. L'or, n'est-ce pas le dieu du siècle ? L'or ouvre les portes ; l'or courbe les têtes et bien des fois, malheureusement, l'or dirige même les cœurs.

Cependant, l'or c'est aussi la charité pour celui qui sait faire la part du pauvre ; l'or, c'est la foi quand on le donne au missionnaire du Christ ; l'or, c'est encore l'espérance lorsqu'on le prodigue pour la gloire de Dieu et celle de sa patrie. Ainsi, quand vous reviendrez, si noires que soient vos mains, le monde les pressera si elles sont remplies d'or ; mais que l'indigent puisse aussi les bénir, parce que vous saurez facilement les ouvrir.

Courage donc, frère bien-aimé ! Courage, amis, qui désormais partagerez ses revers et ses bonnes fortunes. Nous n'avons pas pu vous retenir ici, nous vous suivrons là-bas, par la pensée, et si, dans ces contrées lointaines que vous allez parcourir à la recherche de l'or, la chance vous trahit, au foyer de la famille, l'amitié vous sera toujours fidèle.

Encore une fois, courage ! Espoir ! et s'il plaît au Maître Suprême de notre destinée, Au revoir ! Dans deux ans !

Paul Berda de Croix

L'HONORABLE JUGE JETTÉ

(Voir gravure)

Il paraît certain que notre Lieutenant-Gouverneur est l'honorable M. le juge Jetté.

M. Jetté est trop connu à Montréal pour que nous essayions d'en faire l'éloge. Chacun sait avec quel tact il s'est acquitté des fonctions redoutables dont on l'avait chargé. Tout le monde connaît son savoir, tous ceux qui ont eu l'occasion de le voir ont été enchantés, subjugués par son urbanité, charmés par ses manières dont la distinction rappelle le raffinement aimable des salons de l'aristocratie parisienne.—Je n'ai eu l'occasion de le voir que pour des questions de charité : je vous avoue avoir été ému des qualités de son noble cœur, et conquis d'emblée par sa grande délicatesse.—Oh ! non, la politesse ne nuit jamais, quoi qu'on m'en ait dit !

Qu'il nous gouverne longtemps !

FIRMIN PICARD.

DEUX MENUS

Ces deux menus sont bien placés parmi les recettes diverses. Que l'on observe les menus donnés par M. Arsène Houssaye, et l'on n'aura qu'à s'en féliciter :

MENU DU PAUVRE

Le pauvre, n'étant pas occupé à compter son argent et n'ayant pas veillé la nuit sur l'éloquence des chiffres, se lèvera avec l'aurore.

Il prendra une infusion de courage sur les lèvres de sa mère, de sa femme ou de ses enfants.

Il partira en chantant pour le travail, parce que la chanson fait le cœur joyeux.

Il travaillera de toutes ses forces, parce que le travail fait le contentement de l'esprit.

Il ira plus souvent se rafraîchir à la fontaine qu'au cabaret, parce que le vin y est mauvais.

Il passera, jeune encore, des voluptés de l'amour aux joies de la famille, parce que le sourire des enfants console des larmes répandues.

Toute sa république sera là pour qu'il soit lui-même le président de sa république.

MENU DU RICHE

Le riche commence sa journée par une bonne action, ce qui lui donnera de l'estomac pour déjeuner.

Il s'évertuera à vivre dans le luxe des arts, parce que les arts sont la fleur de l'esprit.

Ses prodigalités bien comprises seront la rosée de tous ceux qui ont soif d'argent.

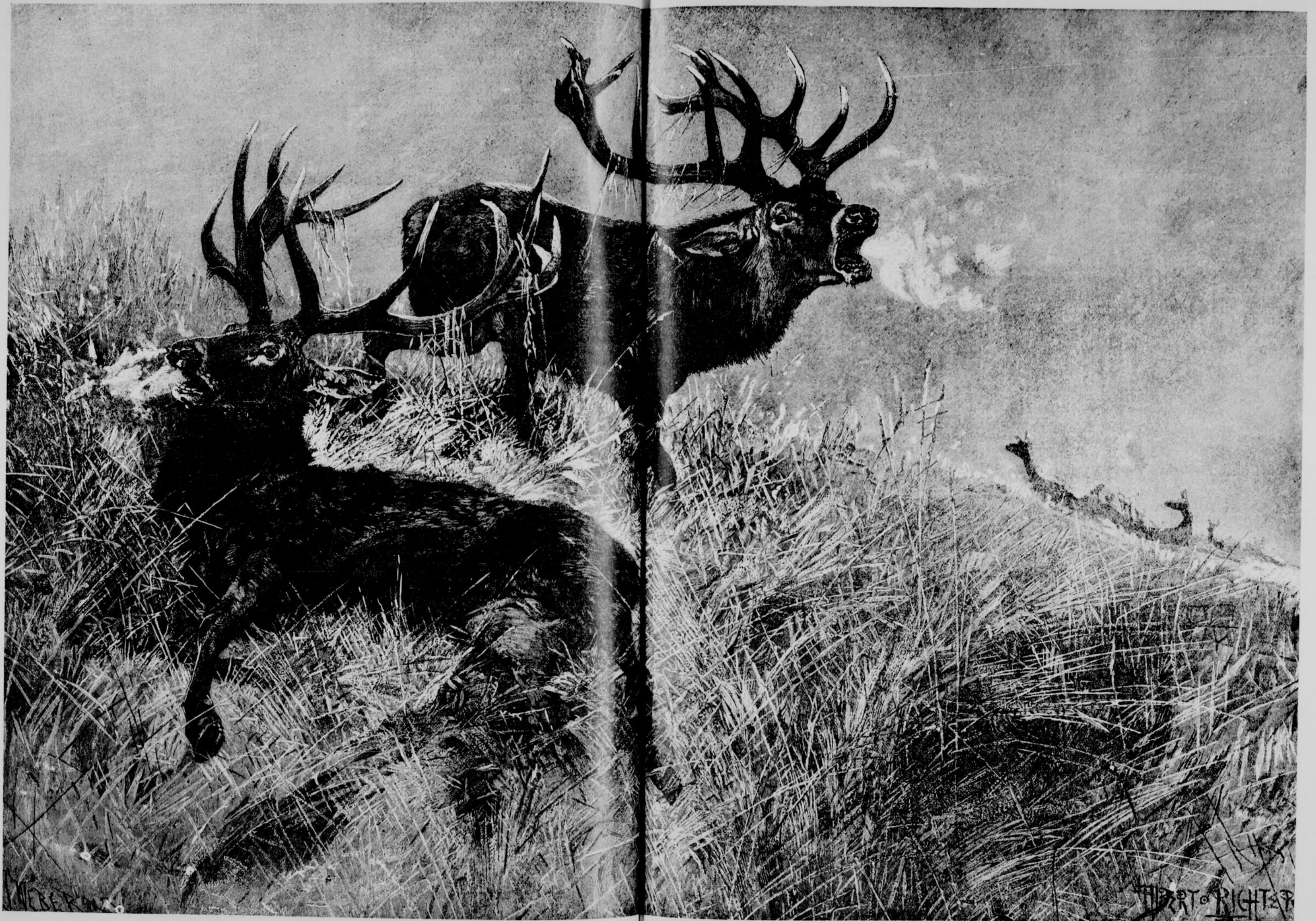
Entre le déjeuner et le dîner, quatre heures de travail obligatoire, parce que le travail tue l'ennui et prépare au plaisir.

Il prendra sa part des chasses, cavalcades et festins.

Il ne jouera dans les cercles que pour donner son gain aux pauvres, ce qui débaisera les cartes et chassera les tricheurs.

Il ne soupera que par charité bien ordonnée, parce que le souper donne la goutte.

Les joies de Noël surviennent au cœur de l'hiver toutes les saisons et tous les âges ont leur sourire.—J.-N. VALTOUR.



DANS NOS FORETS. — UNE FAMILLE D'ORIGNAUX

LA DERNIÈRE NUIT DE L'AN

C'était par un vrai temps de Saint-Sylvestre.

La neige, à gros flocons, tissait un blanc linéal sur les champs de bataille où les Français et les Allemands venaient de s'égorger.

Encore quelques heures et l'année 1870, de sanglante mémoire, s'effaçait devant celle qui allait naître au milieu des plus lugubres pressentiments.

Dans un des châteaux de l'Orléanais, antique berceau d'une noble race, les ennemis de la France envahie s'étaient confortablement installés. Les éclats de rire et les joyeuses chansons qui s'en échappaient, contrastaient singulièrement, douloureusement même, avec le morne aspect du paysage environnant.

Les officiers à l'étagé, et les soldats au rez-de-chaussée, festoyaient bruyamment, et, dans leur joie quelque peu brutale, éclatait manifestement le plaisir de boire, sans retenue et sans frais, les vins d'un pays détesté et vaincu.

Jean Ménart, un gars de la contrée, que ses infirmités avaient exempté du service militaire, revenait chez lui, en longeant les murs du château. La neige gémissait, écrasée, sous ses gros souliers ferrés.

Tout à coup, au milieu de la nuit glaciale dans laquelle les flocons blancs jetaient une fugitive lueur, une silhouette étrange, immense, se dressa devant lui.

Etre vivant ou bloc de marbre, un cavalier se tenait là, immobile, comme une statue équestre.

Le paysan s'approcha ; rien ne remua.

Il adressa la parole à ce groupe fantastique, couvert déjà d'une épaisse couche de neige ; personne ne répondit.



Presque au même instant, il entendit, à quelques mètres derrière lui, venant du château, le bruit vague d'une troupe de personnes marchant dans la neige.

Jean Ménart s'élança aussitôt contre le coin du mur, et vit, enveloppés dans leurs grands manteaux, deux dragons prussiens, menant un cheval par la bride. A leur approche, le cavalier drapé de neige descendit lentement, automatiquement, raide comme un glaçon, de sa monture. Celle-ci fut remplacée par un cheval de rechange tout sellé, qu'enfourcha de nouveau, du même mouvement automatique, le fantastique cavalier. Après quoi, les deux Allemands s'éloignèrent sans que le silence eût été rompu par la moindre syllabe.

Jean Ménart attendit, se rendant compte à peine de ce qu'il venait de voir, espérant une solution à cette scène glaciale. Mais la nuit sombre et le silence continuèrent seuls à envelopper ce groupe, effrayant dans son attitude pétrifiée.

Lentement, Jean Ménart s'éloigna, frissonnant au souvenir de ce spectacle troublant.

Quelques instants après, installé devant l'âtre, il crut deviner le mot de cette énigme cruelle et—disons le tout de suite, pour la clarté de ce récit—il devina juste, en effet.

Le dragon prussien subissait une punition.

Condamné à passer la dernière nuit de l'an immobile à cheval, pour avoir répliqué à un de ses chefs, il expiait, en ce moment, cette infraction à la discipline.

Pendant une heure environ, Jean Ménart resta assis devant son foyer, l'esprit occupé par cette étrange situation, puis, par une curiosité facile à comprendre, il se leva soudain, et malgré la tourmente de neige, prit la direction du château.

Le dragon était toujours là, rigide sur sa selle, seulement la tête légèrement penchée sur sa poitrine. Cela devenait sinistre.

Fasciné par l'immobilité de cette scène, le paysan demeura immobile lui-même, lorsque soudain il vit les silhouettes de deux soldats prussiens amenant un nouveau cheval de rechange.

Le supplice allait donc continuer !

De nouveau Ménart reprit le chemin du village, mais vainement il chercha, rentré chez lui, une diversion à ses idées ; il ne parvenait point à détacher son imagination du nocturne cavalier.

Il retourna encore, une heure plus tard, attiré comme malgré lui, par cette vision fantastique.

Cette fois, la statue était brisée.

Le cheval se tenait-là, sous la neige tombante, sans remuer un muscle. Mais, à terre, gisait le corps du dragon ou plutôt son cadavre.

Le froid l'avait tué. Aucune de ses artères ne battait plus.

Jean Ménart s'agenouilla près de ce malheureux qu'une mère, une épouse ou tout au moins une fiancée allait pleurer.

Et pendant qu'il récitait une prière, un souffle de vent glacial lui apporta les éclats de rire et les chansons de ceux qui fêtaient, au château, les premières heures de l'année nouvelle.

MAC-RICHARD.

COURRIER DE LA MODE

La mode est vraiment charmante cet hiver. Pas trop exagérée, gracieuse et riche tout à la fois et surtout se prêtant aux arrangements de toute sorte.

La fourrure, de plus en plus en faveur, est d'un prix très abordable et se pose aussi bien larges bandes qu'en petits dépassants. Ceci permet d'employer toute la vieille pelleterie qu'on possède, d'autant mieux que les mélanges de fourrure sont à l'ordre du jour. On peut très bien mettre un ancien boa de skunks en bordure autour d'une jaquette de carakul ou poser de l'astrakan ou du carakul en volant autour d'un collet de peluche. Les vieux manchons trouvent aussi un emploi des plus heureux, soit en petites bandes en dépassants, soit en col pour porter sur tous les vêtements ou en doublure de col de vêtement. Ne dites pas, mesdames, que vous ne savez pas travailler la fourrure. Il vous suffira d'essayer, seulement en faisant attention de mettre tous les morceaux dans le sens du poil et en faisant les coutures au surjet, à l'envers.

Pour tailler la fourrure, faire d'abord un patron de mousseline ; l'appliquer sur la fourrure à l'envers et

LA MODE



1. Costume de promenade 2. Costume de patinage avec jaquette évasée. 3. Col de fourrure

Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris

couper. S'il est nécessaire de réunir plusieurs petits morceaux, ainsi que cela se présente le plus souvent pour la fourrure, on les disposera sur le patron de mousseline qui doit servir de guide.

Pour les toilettes de bal, la broderie joue un grand rôle. Les mousselines de soie, les gazes, les crêpes et toutes les étoffes légères sont brodées à jour. Les robes de diner sont surtout ornées d'applications de toute sorte, la plupart mélangées de dentelle et de motifs à jour du plus joli effet. Des tabliers entiers sont arrangés de cette manière sur des dessous clairs formant transparents. La robe de velours miroir ou de moire est on ne peut mieux portée en ce moment, ouvre sur le tablier. Le plastron du corsage est en application assortie. Les jupes sont montées plates devant et sur les hanches et froncées à peine derrière puisqu'elles n'ont pas d'ampleur du haut, s'étalant en petite traîne souple.

D'autres robes de cérémonie ouvrent du côté gauche seulement, laissant apercevoir un très beau dessous de satin plissé recouvert de dentelle.

Les vraies dentelles auront cette saison énormément de succès. Il y a beaucoup de manières différentes de les employer, toutes très gracieuses.

Des corsages entiers sont faits de hautes dentelles appliquées dans leur longueur sur des corsages de soie. Les jonctions sont dissimulées sous des garnitures de velours ou de ruban, disposées en bretelle ou en rayures.

Sauf pour les toilettes de cérémonie où les beaux jupons blancs tout papillonnants de dentelle sont admis, le jupon de soie continue à remplacer le jupon de lingerie. Il s'en fait de toutes les nuances, à condition cependant que les nuances des dessous s'harmonisent avec celle de la robe. Il est certain qu'un jupon bleu sous une robe verte ne peut être joli. Mais il est une manière de tourner une difficulté de ce genre. C'est de mélanger les garnitures. Ainsi, en ce moment, on garnit beaucoup les jupons, pour toujours porter, d'imitation de chantilly. Cette dentelle noire est très pratique pour l'hiver. Sous chaque rang de dentelle froncée, on dispose un petit volant de soie ou fait avec du ruban ayant déjà servi. On commencera, par exemple, par un ruban rouge, recouvert de la dentelle, puis on en mettra un vert clair, puis un bleu très foncé. Ces nuances qui hurleraient ensemble se supportent très bien, voilées par une dentelle qui les éteint. Cependant, pour que ce soit joli, il faut que ruban et dentelle n'aient pas plus de 3/4 pouces de haut et retombent les uns sur les autres.

DESCRIPTION DES GRAVURES DE MODE

1. *Costume de promenade garni de mongolie.*—En drap brun-roux orné de fourrure noire de 1 et 2 1/4 pouces de large. Jupe doublée de mousseline et de soie légère. La garniture forme un angle profond au milieu du lé devant et monte des côtés et derrière à 2 pouces du poignet. Le lé derrière forme deux plis plats de 3 1/4 pouces de profondeur chacun. Basque doublée de toile et de soie en deux parties, l'une en serpentine pour les hanches, dégageant le lé derrière, l'autre en pattes, disposée d'étoile à double point. Prendre cette basque dans le poignet de jupe et monter dessus la ceinture de ruban de satin noir, No 22, fermant de côté sous un nœud à trois coques. Corsage et doublure ajustée, agrafant devant et dessus bouffant, taillé plat et d'une seule pièce pour le dos et les petits côtés. Laisser 3 1/4 pouces de largeur en plus pour le devant droit, croisant sur le gauche par un coin ajouté et fermant par trois agrafes et trois olives noires. Col haut et devant garni de mongolie.

3. *Vêtement en fourrure avec pans en étole.*—En beau renard japonais, brun-jaune pour la cape de 15 1/2 pouces de long et pans de 1 verge 9 pouces de long sur 5 pouces de large. La pélerine, saillante aux épaules et formant dans le dos des plis cloche profonds, a 2 1/4 verges de tour. Fermer devant par des agrafes. Doublure de faille damassée nuance d'or bruni. Flanelle légère dans l'intérieur et poche de 5 1/4 pouces de long, à l'intérieur, faite d'une bande plissée de 8 pouces disposée à 4 pouces au-dessus du tour de taille.

" FIGARO DE NOEL "

La maison Leprohon et Leprohon, 1629, rue Notre-Dame, Montréal, a bien voulu nous adresser un numéro du *Figaro de Noël* 1897. Nous la remercions vivement de son envoi.

Le *Figaro de Noël* est superbe, comme chaque année d'ailleurs. Les gravures en couleurs sont faites avec un soin annonçant le bon goût des éditeurs. Les articles, surtout ceux de Jules Claretie, de René Maizeroy, sont charmants : ce sont des articles d'académiciens, n'est-il pas vrai ?

L'ART CULINAIRE

Hors-d'œuvre pour lunch ou déjeuner.—Beurre de fantaisie, beurre aux noisettes. Lorsque le fruit sera mûr, prenez six belles noisettes, pilez-les dans un mortier et incorporez la pâte obtenue à 125 grammes de beurre frais. Vous aurez ainsi un hors-d'œuvre délicieux.

Soufflé d'amandes.—Prenez une demi-livre d'amandes mondées, pilez, passez au mortier, ajoutez une demi-livre de sucre en poudre et, un à un, les blancs de huit œufs battus en neige. Mélangez le tout et mettez dans un plat beurré ; faites cuire au four.

Timbales de biscuit.—Prenez six œufs et autant pesant de sucre fin, et la pesanteur de trois œufs de farine, ce qui vous fournira pour faire six timbales de la grosseur d'un bon verre chacune, qui vous feront un bon plat d'entremets. Pour les faire, vous observerez la même façon que pour le gâteau de Savoie, à cette différence qu'il ne faut qu'une demi-heure pour la cuisson, et le four un peu plus doux.

Foie de chevreuil en papillote.—Coupez votre foie en morceaux de la grandeur d'un bifteack, fendez ces morceaux en deux et garnissez-les à l'intérieur d'une farce d'échalotes, de persil et de lard haché, assaisonnez de sel et poivre. Recouvrez de crépine et emballez chaque morceau ainsi préparé dans un papier huilé dont vous repliez et roulez les bords pour le bien fermer. Placez tous ces morceaux dans une casserole foncée d'un peu de beurre et faites cuire à feu excessivement doux et tout doucement pendant deux heures au moins. Beaucoup de personnes aiment manger ces foies sur une purée de pommes de terre, mais cela ne plaît pas à tout le monde et généralement on les sert seuls.

CONSEILS PRATIQUES

Pour assainir les chambres des malades.—Faites des vaporisations avec de l'eau de bi-borax et étendez sur une corde un drap imbibé de cette même solution.

Toutes les expectorations du malade doivent être couvertes de bi-borax en poudre et les objets dont il s'est servi trempés, rincés et lavés dans de l'eau chaude contenant du bi-borax (deux cuillères à bouche par pinte). Ce procédé assure une parfaite désinfection, sans aucun des inconvénients de certains antiseptiques.

Reçette contre le mal de dents.—Le camphre peut être employé pour calmer les douleurs dentaires.

On a déjà conseillé de l'introduire dans les dents cariées pour calmer les douleurs. Nous allons indiquer un moyen plus simple que nous avons vu réussir.

Ce moyen consiste à faire mettre dans l'oreille de la personne qui souffre un petit morceau de camphre enveloppé dans du coton cardé, et de le laisser ainsi dans l'oreille.

Toutes les fois que nous avons vu cette manière de faire être mise en pratique elle a réussi ; nous ne pensons pas cependant qu'elle doive toujours soulager les malades, mais elle doit le faire dans le plus grand nombre de cas.

THÉÂTRE FRANÇAIS

Ceux qui n'ont jamais vu le courrier apporté par le facteur à un bureau de gérant de théâtre, seraient surpris d'apprendre qu'à un lieu d'amusement comme le Théâtre Français, la moyenne de lettres reçues chaque jour n'est pas moins de 325. Sur ce nombre, il y en a toujours de 25 à 40 qui viennent des habitués du théâtre et demandant que la direction produise telle ou telle pièce. Elle sont ordinairement rédigées dans ce genre : " Voulez-vous donner telle ou telle pièce cette saison " ou " Telle ou telle pièce sera-t-elle représentée cette année ". C'est le grand nombre de ces lettres se rapportant à *Men and Women* qui a poussé M. Phillips à représenter cette pièce cette semaine. La compagnie dramatique s'est préparée avec soin à cette représentation, tandis que l'artiste scénique a donné une dernière retouche aux scènes dont on s'est servi l'an dernier. Plusieurs personnes préfèrent entendre jouer de la harpe que du violoncelle, surtout lorsque c'est un véritable artiste qui joue sur l'instrument. Ces personnes apprendront certainement avec plaisir que McClaud et Melville, les célèbres artistes ont été engagés pour cette semaine.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIFFE

Sans moi l'homme ici-bas ne serait pas heureux,
Je déride son front et j'anime une fête,
Mais je deviens, lecteurs, si vous m'ôtez la tête,
Un être sot, lourd, ennuyeux.
Et cependant, c'est à ma vigilance
Que les Romains durent leur délivrance.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 714

Charade.—Pot-eau.

Mathématiques.—Ce problème a trois solutions. 9 chevaux et 71 bœufs ; ou 30 chevaux et 40 bœufs ; ou 51 chevaux et 9 bœufs.

Rébus.—Les bons comptes font les bons amis. Mot à mot : Lait bon—Conte—FON lés—Bon—ZA—MI.

Ont deviné : Mlle Gilberte, D. Giguere, Mlle N. O. Lamontagne, Québec ; Mlle Aldia Lauriault, Sainte-Cunégonde ; Corinne, Sainte-Justine ; Tancredi Fortin, Beauharnois ; Mlle E. Bélanger, Valleyfield ; I. Tougas, Mme C. Dion, F.-H. Huot, Mlle G. Blanchard, Montréal ; Un Ami, St-Jérôme.

GRAVURE-DEVINETTE



Voilà les petits ballons partis ! Quelle perte pour la pauvre marchande !... C'est singulier qu'on ne la voit pas ! Quelqu'un l'aperçoit-il ?

Bribe de dialogue ?

—J'ai à vous confier quelque chose, à condition que vous le garderez pour vous.

—Si c'est de l'argent, soyez tranquille.

LES DEUX GOSSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Elle contemplait son Georges et la joie surhumaine du fils plongeait la mère dans des délices inexprimables. Elle contemplait Hélène de Penhoët, sous son voile immaculé, et s'éveillait dans le cœur de la chère femme comme une nouvelle maternité. Elle se disait avec un légitime orgueil que les concessions, qui lui avaient tant coûté tout d'abord, ne constituaient pas une trop pénible rançon, puisqu'elles avaient assuré le bonheur éternel de ces deux êtres.

Ce qui se passa dans l'esprit de Carmen quand elle vit son frère et son amie unis, fut indicible.

Une félicité débordante emplit son cœur, puis une réaction immédiate se produisit et elle sentit sourdre ses pleurs.

Jamais elle n'avait autant compris que le problème de sa propre destinée allait se poser bientôt d'une façon inéluctable.

Elle eut un regard anxieux. A droite se tenait M. de Saint-Hyrieix, très compassé, très décoratif ; à sa gauche était le capitaine d'Alboize, qui avait tenu sa parole avec une exactitude toute militaire.

Mariana, la bouche crispée, était restée immobile tout le temps de la cérémonie, semblant pieusement se recueillir ; et pourtant, dans sa cervelle en délire, les espérances les plus folles, les plus impies, se déchaînaient.

Elle en arrivait à croire que quelque complication imprévue et redoutable pouvait encore surgir.

Toute sa haine s'épanchait intérieurement ; sa volonté se tendait vers le mal ; elle évoquait nous ne savons quelles divinités chimériques pour que ce mariage ne s'achevât pas.

Parfois, elle regardait Georges, chargeant ses yeux d'effluves attirants, comme si elle prétendait le dominer.

Quand un éclair de raison lui revenait, elle regrettait qu'il lui fût impossible d'offrir son âme au démon, en échange d'une toute-puissance qui lui aurait permis de foudroyer au pied de l'autel cette rivale abhorrée.

Les griffes de la folie semblaient déjà s'enfoncer dans son crâne.

Et tout cela se passait au fond d'elle-même, sans qu'un geste, un soupir la trahissent et lui fissent perdre les avantages de son attitude exemplairement édifiante.

Elle avait joint les mains, comme si la plus fervente prière s'exhalait de ses lèvres en faveur de ce jeune homme, qui était le fils de la comtesse de Kerlor, de la femme qui avait arraché Mariana aux humiliations et à la misère.

Paul Vernier se gardait bien de troubler ce pieux recueillement.

D'ailleurs, il était captivé par le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Le mois précédent, c'était lui qui se mariait ! c'était lui qui épousait Mlle de Sainclair, qu'il adorait et dont il était si ardemment aimé.

Les pompes fastueuses de l'église Saint-Louis l'avaient profondément impressionné. Quel dommage pourtant que sa chère Mariana n'eût pas voulu que la cérémonie eût lieu à Kernéis, où l'oncle Sébastien aurait officié avec tant de sérénité ?

Il se blâma de ce qui pouvait ressembler à une critique rétrospective : mais il ne put s'empêcher d'ajouter en lui-même que, pour son goût personnel, il préférerait la simplicité imposante de Kerlor au cérémonial de Brest.

Les amis se pressèrent autour de Georges et d'Hélène, leur prodiguant les félicitations et les souhaits.

Hélène répondait par un mot ému ; Georges serrait vigoureusement les mains qui ne cessaient de se tendre vers lui.

Le beau rêve qu'il avait fait était devenu la plus douce des réalités.

La jeune mariée tomba dans les bras de Mme de Kerlor, qui la pressa tendrement sur sa poitrine.

—Eh bien ! ma fille, dit la comtesse douairière : êtes-vous heureuse ?

—Oui, ma mère, répondit l'orpheline. . . . Je ne croyais pas que le ciel réservait de telles félicités sur la terre.

—Et moi, ma chère enfant, je suis incapable de vous exprimer ce que je ressens, tellement votre pure joie me pénètre. . . . Tiens. . . . Embrasse-moi encore, ma petite Hélène. . . . Cela vaudra tous les discours du monde.

Après cet élan d'effusion, qui remua chez les assistants les fibres les plus intimes, la douairière se rappela ses devoirs de maîtresse de maison.

Le déjeuner était préparé dans une grande salle du château et l'on ne tarda pas à se mettre à table.

A la fin du repas, et au moment où plusieurs invités se levaient, Georges dit à l'oreille de sa femme :

—Venez, Hélène ! Voulez-vous ? J'ai tant envie de revoir avec vous en ce jour les endroits où notre amour a grandi.

Ils disparurent tous deux, et s'éloignèrent à travers le splendide parc ; ils allaient se rendre au bord de la mer pour que le vent du large emportât leurs baisers.

Mariana les avait regardés s'éloigner les pupilles immobiles ; on eût dit qu'elle avait suspendu son souffle.

Elle garda son attitude de sphinx jusqu'au moment où les époux disparurent.

Mme Vernier ne voulut pas subir de conversations oisives ; elle n'était pas en train d'écouter des puérités ; aussi échappa-t-elle au jeune Kéralouët, qui se dirigeait vers elle, avec l'intention manifeste de lui décocher des madrigaux.

A son tour Mariana sentit le besoin de prendre l'air ; elle ne respirait plus dans cet intérieur, où une autre l'avait remplacée auprès de la mère,—et auprès du fils.

Au moment où elle arrivait au vestibule, elle vit la porte du salon d'attente s'ouvrir. Un homme entra.

Il salua Mariana ; celle-ci, très absorbée, crut tout d'abord que c'était un invité. Après une inclination de tête machinale, elle allait poursuivre son chemin, quand elle remarqua que cet inconnu portait un chapeau rond et était en costume de voyage.

A coup sûr, il ne faisait pas partie de l'élégante assemblée que les noces avaient attirée à Kerlor.

Elle leva les yeux sur le visiteur. C'était un homme qui paraissait âgé d'au moins trente ans ; le visage était fatigué, le regard quelque peu vague et inquiet.

La mise était fort correcte, bien que, encore une fois, elle n'eût rien de cérémonieux et ne pût être considérée comme celle d'un invité retardataire. Les traits ne marquaient pas de régularité, encadrés par une longue barbe soyeuse.

—Mlle Mariana de Sainclair, je crois ? dit l'homme d'une voix légèrement altérée.

—C'était en effet mon nom de fille, monsieur, mais je m'appelle aujourd'hui Mme Paul Vernier, répondit Mariana, du ton d'une personne étonnée de se voir connue par quelqu'un dont elle ignore le nom.

—Excusez-moi madame. . . . Vous ne me reconnaissez pas ?

—Non, monsieur. . . . N'est-ce pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir ?

—Peut-être. Mais ce n'est pas la première fois, moi, que j'ai le plaisir de me trouver en face de vous. Je suis M. Jacques Ronan-Guinec.

Mme Vernier eut un geste évusif, signifiant que sa mémoire restait rebelle.

—Je vous ai vue ici.

—C'est possible.

—En outre, je vous ai rencontrée chez maître Nerville.

Mariana se rappela alors avoir entrevu cet homme. Ses souvenirs devenaient moins fugitifs, elle se rappela encore que c'était un financier, dont on avait parlé autrefois au château et à l'étude.

Ronan-Guinec reprit :

—Je viens voir M. de Kerlor. . . . Est-il au château ?

Il avait prononcé ces mots avec une certaine appréhension, dissimulée par la volonté de paraître calme, mais qui n'échappa pas à l'observation aigüe de la jeune femme.

—M. de Kerlor ! répéta-t-elle. . . . Vous ignorez donc ce qui se passe ?

Ronan-Guinec eut un rapide froncement de sourcils.

Mariana continua :

—Le comte vient de se marier dans la chapelle du château.

—Ah ! fit l'homme très surpris, mais qui se rasséna un peu. . . .

En effet, je ne savais pas. . . . Je suis en voyage. . . . J'aurais dû me douter en voyant la mine affairée des domestiques. . . . Eh bien ! . . . madame, bien que M. de Kerlor ne s'attende pas à une visite, je vous prie de le faire prévenir que j'ai à lui parler.

—Mais vous n'y pensez pas, monsieur, se récria la jeune femme.

—Je vous en supplie, madame. Il s'agit de choses d'une extrême gravité.

Mariana tressaillit. Ronan-Guinec lui parlait réellement sur un ton d'impérieuse urgence.

L'attitude inquiète de ce financier frappa davantage Mme Paul

Vernier, que sa tension d'esprit particulière portait à tout rattacher à ses criminelles espérances.

Elle répliqua :

— Mon cousin a épousé aujourd'hui Mlle Hélène de Penhoët.

Elle épia l'impression que ce nom produirait sur le visiteur ; celui-ci ne laissa échapper aucun mouvement.

Mariana pensa, dépitée, car déjà sa cervelle était en ébullition :

— Il ne la connaît pas.

Elle poursuivit tout haut, avec la petite intonation d'innocente ironie qu'elle pouvait se permettre sans danger :

— Vous arrivez au moment où les jeunes mariés sont tout à leur félicité.

— N'importe, madame, s'écria Ronan-Guinee qui ne maîtrisait plus son agitation, il faut que je voie M. de Kerlor.

Mariana devant cette insistance eut la perception d'un événement qui devait vivement l'intéresser.

— C'est impossible, répondit-elle.

— Et pourquoi ?... Je vous répète, madame, que les circonstances sont particulièrement graves... exceptionnellement graves. Je n'ai qu'un mot à dire à Georges... Vous êtes de la famille... Je ne tiens pas à ce que ma visite soit connue de tout le monde... Vous rendez un service inappréciable à votre cousin en le faisant prévenir aussi discrètement que possible.

Elle joua l'émotion.

— Mais vous m'effrayez, monsieur... S'agirait-il d'une mauvaise nouvelle ?

Ronan-Guinee marcha avec agitation. Il ne répondit pas. Il tira brusquement sa montre, et dit, comme s'il s'adressait à soi-même :

— Je ne puis plus perdre de temps... Il est déjà quatre heures et demie.

Mariana continuait à le dévorer des yeux, mettant son esprit à la torture pour surprendre l'indice qui l'aurait mise sur la voie.

Rapidement, elle fit plusieurs suppositions ; aucune ne lui parut vraisemblable.

Elle répliqua :

— M. de Kerlor vient de partir avec sa femme.

L'homme tressauta.

— Partir !...

— Il n'a pas quitté Kerlor... Il est en promenade dans le parc, ou au bord de la mer.

— Eh bien ! mais...

Elle continua avec son ton ironique de tout à l'heure :

— Vous vous imaginez qu'il est facile de retrouver et de troubler deux amoureux, qui viennent de recevoir la bénédiction nuptiale, et qui sont allés se cacher dans les allées les plus ombrées de cet immense domaine ?... C'est une tâche dont je ne puis me charger, M. Ronan-Guinee, bien que vos paroles soient de nature à m'impressionner.

— Mes heures sont comptées, madame.

— Eh bien, fiez-vous à moi... Je transmettrai votre communication à M. de Kerlor, quand il sera redevenu accessible.

Le financier garda encore le silence.

Mariana ajouta :

— C'est tout ce que je puis vous proposer... Vous ne vous décidez pas ?... Vous comprendrez alors que je ne puisse prolonger cet entretien... C'est donc que ce que vous avez à révéler à mon cousin est moins important que vous ne l'avez annoncé... En tous cas, je vous salue, monsieur.

Elle fit un pas vers la porte.

— Madame ! implora Jacques, vous ne pouvez pas vous douter de ce qui m'amène à Kerlor.

— C'est précisément le reproche que je vous adresse, fit-elle avec une singulière ironie.

— Comment prévenir Georges ?

— Revenez dans la soirée.

— Cela m'est impossible.

Il hochait la tête avec mécontentement, se résolvant à un pis aller.

— Eh bien ! reprit-il, ne puis-je au moins écrire à M. de Kerlor ?

Mariana eut un frémissement ; dans sa cervelle enfiévrée, les idées se dessinaient plus pratiques. Elle répondit :

— Mais si... Je vais vous donner ce qu'il faut.

Le voyageur eut un geste de lassitude ; il murmura :

— Il faut pourtant en finir... Si j'avais su que je tomberais au milieu d'un mariage... Enfin !

Prestement, Mme Vernier mit sur la table du papier et de l'encre ; puis elle dit :

— Je vais vous laisser pour ne pas vous troubler.

— Restez, madame... Je n'ai que quelques mots à écrire, et je ne voudrais pas que...

Il n'acheva pas. Avec une hâte fébrile, il avait déjà commencé sa lettre.

Plus que jamais l'intelligence maléfique de Mariana était en éveil ; sa perception du fait devenait plus précise.

De son pas léger, elle se rapprocha de l'homme qui suait à grosses gouttes en faisant courir la plume et semblait s'isoler de tout ce qui l'entourait.

Il ne cherchait pas ses idées ; il écrivait avec une rapidité étonnante.

Cependant, il s'était arrêté brusquement, après avoir tracé quelques mots, et passait la main sur son front ruisselant.

Mariana s'approcha davantage. Comme Ronan-Guinee, elle redoutait que quelqu'un ne vint les troubler.

Elle eut une crispation ; si cet homme la surprenait en flagrant délit d'espionnage, il ne lui témoignerait peut-être plus, en lui remettant sa lettre, la confiance dont elle avait besoin.

Elle haussa les épaules ; voulant la fin elle voulait les moyens ; elle avait maintenant la conviction qu'elle allait surprendre un secret qui servirait son inimitié.

Hardiment, elle lut par-dessus l'épaule de l'homme qui écrivait de plus en plus absorbé.



Georges pressa la main de l'orpheline, qui le regardait avec un adorable sourire
Page 590, col. 1

Les prunelles dilatées par l'attention, elle retint son souffle, puis elle eut un soupir de triomphe et sa physionomie s'illumina.

Elle s'éloigna un peu et se tourna de côté pour cacher la satisfaction diabolique qui éclairait son visage, en admettant que M. Ronan-Guinee relevât subitement la tête.

Il signa avec un tremblement nerveux, plia le vélin, l'inséra dans l'enveloppe et griffonna la suscription.

Ceci fait, il respira largement ; sa physionomie redevint calme.

Il se leva et tendit le pli à Mariana :

— Voici, madame... Veuillez agréer tous mes remerciements pour votre obligeance... Pardonnez-moi d'avoir agi d'une façon un peu insolite ; mais, croyez-moi, il y avait force majeure.

Elle prit le papier.

— Vous voulez bien me promettre, madame, que Georges de Kerlor aura cette lettre aujourd'hui ?... Il y a urgence absolue.

— Je vous le promets, monsieur.

— Le moindre retard pourrait lui causer un préjudice incalculable.

— Soyez tranquille, M. Ronan-Guinee, votre message est en fidèles mains.

— Adieu, madame.

Il la salua avec l'aisance d'un homme du monde.

— Encore une fois, je vous demande pardon d'agir avec cette précipitation... Je suis venu de Brest en tilbury... Je ne m'at-

tendais pas du tout à tomber au milieu de cette fête matrimoniale. . . . Je bénis le sort qui a bien voulu que je vous rencontrais. . . . Adieu, madame. . . . Votre cousin vous remerciera aussi sincèrement que je le fais.

Mme Vernier garda une physionomie impénétrable ; elle ne répondit pas un mot.

Jacques Ronan-Guinec s'éloigna, la laissant seule.

XXVII

LE CRÉDIT GÉNÉRAL DE L'OUEST

Jacques Ronan-Guinec était en effet un ami de M. de Kerlor. Ils avaient fait leurs études chez les jésuites de Rennes, il n'avait que quelques mois de plus que Georges ; mais il avait toujours vécu au milieu de préoccupations qui vieillissent vite un homme. Jacques était le fils d'un banquier, établi cinq ans auparavant à Quimper, et dont le nom s'imposait dans toute la Bretagne.

Ronan-Guinec le père jouissait d'une réputation de probité nullement usurpée d'ailleurs.

De temps immémorial toute la noblesse bretonne avait confié ses fonds au *Crédit général de l'Ouest*, que le père de Jacques avait fondé.

Quand Ronan-Guinec mourut, son fils unique reprit la suite des affaires.

Très intelligent, très entreprenant, le jeune homme n'eut qu'un rêve, transformer l'établissement et décupler le chiffre des bénéfices.

Le *Crédit général de l'Ouest* se chargeait de toutes les opérations de banque. Jacques résolut, tout en conservant le mécanisme actuel, d'y ajouter des émissions.

Il procéda d'abord avec beaucoup de prudence et ne patronna que des entreprises de tout repos.

Un grand réveil s'était produit en Bretagne. L'aristocratie avait compris que les besoins modernes dépasseraient les revenus que la diminution du taux de l'intérêt réduisait déjà d'une façon sensible.

Des carrières avaient été exploitées ; des chantiers de constructions maritimes avaient été créés ; d'importantes transactions immobilières avaient eu lieu.

Toutes ces combinaisons, soigneusement étudiées par le jeune banquier et présentées loyalement au public, s'étaient traduites par des profits très appréciables.

Aussi, la réputation de la maison Ronan-Guinec devint-elle plus grande encore.

Jacques, dont l'activité était prodigieuse, ne se contenta plus de ces opérations régionales. Paris le hantait.

Il y vint.

Le siège social du *Crédit général de l'Ouest* fut transféré rue Le Peletier, des augmentations successives de capital finirent par former un total de quinze millions. Quatre maisons furent achetées à l'amiable. On les abattit. Un établissement somptueux les remplaça.

La société en commandite par actions devint une société anonyme à capital variable, c'est-à-dire pouvant être toujours augmenté.

Un perron monumental, une colonnade hardie, un hall immense, tout cela construit avec une rapidité merveilleuse, firent honneur à l'architecte qui aménagea les locaux sur le modèle des établissements américains.

Le *Crédit général de l'Ouest* eut tout de suite droit de cité. La maison de Quimper, qui avait vu pourtant affluer à ses guichets des sommes énormes, la banque de tout repos fondée par le père Ronan-Guinec et où était né Jacques, passa à l'état de succursale.

Bientôt, d'autres succursales s'établirent à Nantes, à Lorient et à Vannes.

La prospérité suivait une marche ascendante qui n'effrayait que les esprits routiniers, abasourdis par des transactions aussi vertigineuses.

Le *Crédit général de l'Ouest* lança de grosses affaires, dont les titres furent admis à la cote officielle de la Bourse. Il rivalisa victorieusement avec les plus grands établissements de crédit.

La juvénile audace du jeune Breton commença par émouvoir les hauts barons de la finance, qui tinrent un premier conseil de guerre.

Jacques, dont l'intrépidité ne connaissait plus de bornes, se lança encore plus impétueusement en avant.

Il avait conquis Paris par surprise ; Paris devait bientôt prendre sa revanche.

Jacques fut reçu dans tous les mondes, privilège qui n'était pas réservé à des concurrents plus riches que lui.

Il racheta l'écurie de courses d'un grand sportman mort prématurément, dont les couleurs claires étaient célèbres sur le turf.

Il disputait les tableaux des maîtres aux plus opulents amateurs. Les vrais Parisiens se montrèrent très bienveillants pour le jeune millionnaire, qui savait se faire pardonner son luxe récent en se conduisant en parfait gentleman ; mais il ne faudrait pas connaître l'humanité pour supposer que Jacques ne déchaîna pas une effroyable envie parmi la tourbe épaisse des agioteurs.

Le *Crédit général de l'Ouest* était destiné à subir l'assaut d'une armée innombrable, composée de toutes les rancunes invouables, tous les appétits féroces, toutes les ignobles jalousies.

Le nerf de la guerre ne manquait pas à cette armée-là. Des plans furent discutés et l'on résolut bientôt d'investir la forteresse de la rue Le Peletier. Les travaux d'approche restèrent à peu près invisibles ; mais le sol était miné sourdement.

Cependant, un beau jour, Jacques Ronan-Guinec aperçut la première tranchée. Il se mit à rire.

Il fit une vigoureuse sortie. Il y mit tant de fougue et d'impétuosité qu'il culbuta les assiégeants.

Il acheta par milliers des titres dont la cote faiblissait depuis quelque temps. Il y eut ce jour-là en Bourse une formidable hausse sur un groupe de métaux, alors qu'un puissant syndicat s'était mis à la baisse.

Les clameurs des éclopés, qui se frottaient lamentablement les côtes et les reins, faillirent faire écrouler le célèbre monument.

Le *Crédit général de l'Ouest* gagnait brillamment la première manche.

Jacques acheta un palais de six millions aux environs de la place de l'Étoile.

Il eut des trotteurs Orloff, dont la paire atteignait un prix insensé.

Ce fut certainement l'homme qui, pendant un mois, dépensa le plus d'argent à Paris.

Il y avait longtemps que les viveurs de race n'avaient vu une pareille sarabande des écus.

Très bon garçon, très généreux, Jacques Ronan-Guinec n'avait pas oublié les miséreux, ou du moins ceux qui prenaient ce titre pour l'attendrir, soit en lui écrivant des lettres éplorées, soit en lui racontant des histoires pathétiques.

Il ordonna à ses commis de distribuer les secours sans compter.

Il faisait largesse à ce bon peuple de Paris, comme un roi qui paie son joyeux avènement.

L'apothéose fut complète.

Et voici ce que Jacques venait d'écrire au comte de Kerlor :

" Mon cher Georges,

" Je suis perdu.

" Je te fais ma confession, car tu es le seul homme pour qui j'aie gardé de l'estime. Tout le monde m'a trahi. . . . Je suis ruiné.

" Le *Crédit général de l'Ouest* va sombrer dans quelques jours.

" Je n'ai pas le temps de te fournir d'explications. Sache seulement que je succombe sous les coups d'une formidable coalition organisée par la Haute Banque.

" Je ne veux pas que la catastrophe t'atteigne. A l'heure où je t'écris, ta fortune reste intacte ; mais à la condition de suivre ponctuellement les instructions que je te donne à la hâte :

" Rends-toi demain à Paris. Emporte tes titres. Tu en as deux mille si ma mémoire est exacte ; cela représente onze cent mille francs environ.

" Fais tout vendre en quatre jours.

" Recommande à ton agent de change d'écouler le lot par fractions : cent à l'ouverture, cent une demi-heure plus tard, et ainsi de suite pour arriver à quatre cents dans une séance. Au bout de quatre jours tu auras tout liquidé.

" Fais ce que je te dis ; n'hésite pas un seul instant.

" Ne t'avise pas surtout d'avoir le moindre scrupule ; tu ne connais pas le monde effroyable auquel tu vas arracher ta fortune.

" Au nom de ta mère, de ta sœur, de la jeune fille que tu as épousée—je viens d'apprendre à l'instant ton mariage—tu n'as pas le droit de céder à des sentiments ridicules qui te rendraient la risée des hommes de proie se ruant à la curée pour se partager mes dépouilles opimes.

" Je t'ai prévenu seul. Garde le secret. Le salut est à ce prix.

" Ma débâcle ne sera proclamée que dans une huitaine de jours, c'est-à-dire à la liquidation mensuelle.

" J'ai annoncé à mon personnel que je partais pour traiter une importante affaire à Londres.

" La vérité est que je vais au Havre, où je m'embarquerai pour le Nouveau Monde.

" Rien ne transpirera avant que je sois au large.

" J'ai lutté, va ! Si je lâche pied, c'est que la résistance est impossible.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

EN SON LIEU ET PLACE

Le *Baume Rhumal* guérit infailliblement les affections de la gorge et des poumons.

CHOSSES ET AUTRES

—On vient de construire, dans un rignoble de la Californie, un réservoir souterrain destiné à recevoir 500,000 gallons de vins.

—Le Klondyke semble destiné à ouvrir des débouchés inattendus au commerce. On signale en effet de grosses commandes de conserves de toutes natures. La tomate et le blé d'Inde sont, paraît-il, les denrées favorites du jour.

—Les sept-dixièmes du fret océanique du monde sont transportés sous pavillon anglais. Les diverses nations du globe paient de ce chef à l'Angleterre un revenu annuel de \$800,000,000.

—La situation en Europe ne varie pas. Toutes les puissances veulent se partager l'immense empire de Chine. C'est à qui prendra le meilleur morceau.

—L'autre jour un individu a donné en paiement dans un hôtel de Teton, Montana, un dollar en argent frappé en 1804. Ces dollars valent actuellement 8,000 dollars.

—Un journal de Vienne, Autriche, publie une entrevue avec sir Charles Dilke, qui dit que la situation en Chine est des plus sérieuses. Les plus sérieuses complications sont à redouter. Les Japonais font en ce moment de grands préparatifs de guerre, qui prouveraient qu'ils ont des intentions belliqueuses à l'égard de la Chine.

—Voici quelques chiffres intéressants pour l'instruction élémentaire dans notre province :

- Nombre d'écoles catholiques, 4,208.
- Nombre d'écoles protestantes, 907.
- Nombre d'élèves dans les écoles catholiques, 169,765.
- Assistance moyenne des élèves, dans les écoles catholiques, 119,924.
- Proportion de l'assistance moyenne des élèves, 70.

—D'après les notions anglaises, il y a trente deux jours dans l'année dans lesquels on ne doit pas se marier, parce qu'ils portent malheur. Les voici :

- En janvier, les 1, 2, 3, 4, 5, 7, 10, 15.
- En février, les 6, 7, 8.
- En mars, les 1, 6, 8.
- En avril, les 6 et 11.
- En mai, les 5, 6, 7.
- En juin, les 7 et 15.
- En juillet, les 5 et 19.
- En août, les 11 et 19.
- En septembre, les 6 et 7.
- En octobre, le 6.
- En novembre, les 15 et 16.
- En décembre, les 15, 16 et 17.

UNE BONNE AUBAINE

Les affections de la gorge et des poumons ne résistent pas au traitement par le *Baume Rhumal*.

Tour du monde.—Journal des voyages et des voyageurs. Sommaire du No 51— Chez les Bouriates de l'Amour, par M. Chimkiévitch— A travers le monde : Les nouvelles Hébrides : Aperçu historique et géographique, par M. le Comte Jean de Gonz de Saint-Seine—Grandes courses de terre et de mer : chez les Howas, par Grosclaude—A travers la nature : A l'île Christmas—Livres et cartes—Conseils aux voyageurs : La navigation côtière, par M. le capitaine L. Muller.

Abonnement : Un an, 26 fr. six mois, 14 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

COURT MAIS BON

Le traitement du rhume par le *Baume Rhumal* soulage de suite et guérit rapidement. Seulement 25c la bouteille.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, recut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agit également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 829, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre - Dame

En face du Palais de Justice.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
CANDES, Paris. B. St-Denis, 116. Il date de 1849.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans ACCUSE PURGATION
ni avant ni après
du
VERSIFOLIAIRE
par les
CAPSOLES L. KIRN
à l'Extrait éthérifié
de FOUGÈRE MÂLE Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
41, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agent général pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de ROME TROUVE LE SECRET DE GUÉRIR
de ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIÈVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
Toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ASTURE DÉCARY.

LAPRÈS-LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST JENIS
TÉL. BELL 7283. MONTRÉAL
— MARCHAND 843. P. Q.

"La Presse"
Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.
Le plus grand tirage du Canada, sans exception.
PLUS DE
54,000
PAR JOUR

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTRÉAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Belle pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusque-là, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Ducher est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner; si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50; ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La coupe d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.
Royal Manufacturing Co.
33, Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafon Laine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G. A. Nantel

Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel Administrateur.

GRANDE
Vente de janvier
— CHEZ —
E. LEPAGE & Cie
COIN DES RUES
St-Laurent et Duluth

Cette grande vente sera l'événement le plus remarquable dans le commerce de cette grande cité. Des lots considérables—Des bons marchés inouïs. Nos offres si libérales dans le passé sont maintenant surpassées. Outre les réductions que nous avons faites sur le stock en entier, voici quelques lignes qui méritent votre attention.

Cotons au prix coûtant

10 balles de coton jaune, vendu régulièrement 5c. Spécial 2½c.
8 caisses de coton blanc, vendu régulièrement 6c. Spécial 3½c.
5 caisses de coton blanc, 36 pouces, vendu 9c. Spécial 5c.
180 douzaines de Serviettes avec frange, très grandes, fini extra, équivalant à ce qui s'annonce à 10c dans n'importe quel établissement de cette ville.
Notre prix Spécial 5c.

Lots à sacrifier à une grande perte

200 pièces de Flanelle, tout laine différentes couleurs, valant 15c, 20c et 25c. Un seul prix spécial 7½c.
85 Manteaux et Collettes en serge, beaver, etc, valant \$4.00 à \$5.00. Notre prix spécial 39c.
Tous nos Tweeds canadiens, anglais et écossais seront offerts à exactement la moitié du prix marqué; ceci est une chance exceptionnelle.

Broderie Sacrifiée

Broderie sur flanelle, valant 10c, 15c, 20c et 25c. Prix spécial 5c.
Broderie blanche sur lawn, un lot assorti à sacrifier, valeur 15c, 20c. Spécial 5c.

Dentelle à Sacrifier

Dentelle de choix, valeurs de 15 à 25c. Spécial 3½c.
Braid à robes perlé, valant 15c, 20c. Spécial 5c.
Braid en laine de fantaisie, valant 10c. Spécial 1½c.

Flanellettes

Patrons de choix toujours vendus 5c. Spécial 3c.
Un lot d'indiennes chambray, etc, valant jusqu'à 15c. Spécial 3½c.
Toiles à nappes damassées, valeur de 35c. Spécial 23c.
Cretonne anglaise pesante, dessins de choix, valant 25c. Spécial 15c.

E. LEPAGE & CIE,
949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

24105



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

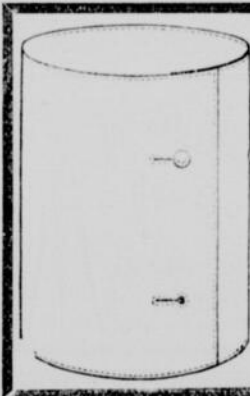
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



Nouveautés...

Chapeaux. Parapluies
Cravates, Corps et
Gants, Caleçons
Fourrures, etc.

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés

les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL
journal illustré des Dames qui publie cravates, dentiers, cravates, inévitables de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, sous conviendrait qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure marche entre tous

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

VENTE
GIGANTESQUE

Cravates à la mode pour Hommes

Un cadeau convenable et acceptable en tous temps, mais plus spécialement au Jour de l'An.

Des centaines de douzaines de riches cravates à la mode, comprenant boucles, nœuds et four in hands, en une variété infinie. Prix spéciaux 13c, 24c et 42c.

Foulards pour Hommes

Grands foulards en cachemire, soie et laine, patrons de choix, riches et élégants articles. Prix spéciaux de 19c à \$3.50.

Mouchoirs pour Hommes

250 douzaines de mouchoirs en soie Japonaise, ourlés et initiales en soie, très bien faites, grandeur 18x18 pouces, pour hommes. Prix spécial, 19c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Gants d'hommes pour conduire les chevaux

Une paire de gants d'hiver pour conduire les chevaux, est confortable et de luxe et très aimée.

Prix des Gants

Un assortiment très choisi de gants des plus confortables pour conduire les chevaux, en peau de chieff, en kangaroo, cope, en peau de renne, en chamou et en castor mocha, doublés ou non doublés de 80c à \$4.75.

Gants d'hiver pour hommes

Un excellent assortiment de gants d'hiver pour hommes, moins cher et de meilleure qualité que ceux que vous pouvez acheter dans les magasins ordinaires. Prix variant de 50c à \$1.50.

Gants de laine pour hommes

Gants de laine chaude, tricotés à la main, mélange de bruyère, très chauds, pour les temps froids, pour hommes, de 19c à \$1.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Reefers pour petits Garçons

Reefers en serge pour petits garçons, depuis \$1.30.

Reefers en nap pesant, bien finis, pour petits garçons, depuis \$2.10.

Les meilleurs reefers en nap tout laine, pour petits garçons, prix spécial, depuis \$4.45.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame